

ABONNEMENTS:

CANADA . . . . . \$2.00
ETATS-UNIS . . . . . \$2.50
UNION POSTALE . . . . . \$2.50

LE NUMERO . . . . . 5 sous

LE NATIONALISTE
JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration:
43 RUE SAINT-VINCENT
MONTREAL.
TÉLÉPHONES:
REDACTION: Main 7460.
ADMINISTRATION: Main 7461.

REDIGE EN COLLABORATION

DROIT AU BUT

Directeur: PIERRE LABROSSE

DEBOUT, LES MORTS!

Dans les tranchées

Les journaux ont pour la plupart raconté cet épisode de la guerre en France: dans une tranchée sapée, une poignée de poilus, blessés, saignant et agonisant. Les Allemands sont tout près, ils vont s'emparer de ce point des lignes françaises. Un sous-lieutenant, encore valide, malgré ses blessures, a un sursaut de vie et, courageux, il crie, soudain, dressé: "Debout, les morts!" Et ceux qui sont en train de mourir, galvanisés par cet appel vibrant, se relèvent, d'un dernier effort et repoussent l'ennemi.

"Debout les morts!" Cri héroïque, expression d'un patriotisme ardent et plein de foi, et qui, ne comptant plus guère avec la vie, s'adresse à ceux qui vont mourir et les électrise pour la dernière résistance, celle qui repousse définitivement l'adversaire.

Il faut le crier

Il y a d'autres tranchées que celles de France, d'autres poilus qui luttent pour la défense, eux aussi, du français. Il y a les Franco-Ontariens, acharnés, aux avant-postes, à défendre la langue de leurs enfants, le verbe de France qu'une légion de fanatiques veut abolir et raser comme un village des Flandres.

Les vivants se battent. Ils saignent. Ils sont débordés. Vont-ils mourir? L'ennemi est au bord de la tranchée, il y saute. Les poilus luttent avec l'énergie du désespoir. C'est leur dernière grande bataille. La gagnent-ils, ils n'auront plus à subir que des escarmouches. La perdent-ils, c'en est fait d'eux et de leurs, comme groupe ethnique distinct. Ce seront des îlots.

Quelqu'un a crié: "Debout les morts!" Des morts se sont levés, — ou plutôt des endormis qui allaient mourir, et ils se sont lancés dans la bataille. D'autres dorment encore, en attendant de mourir. Ils sont dans l'état cataleptique. Ils n'ont pas conscience du danger que court la tranchée. La lutte, pour eux, est perdue. S'ils restent seuls, l'adversaire a déjà bataille gagnée. Ils sont à deux doigts de la fin et l'appel vibrant: "Debout, les morts!" ne résonne plus à leurs oreilles où ils l'entendent de si loin, si loin, que cela leur paraît une vaine rumeur chuchotée sur les confins de l'existence.

Les morts d'autrefois

Pour les éveiller, pour leur mettre les armes à la main, pour les stimuler une dernière fois, pour les jeter devant l'adversaire, il faudrait la grande voix de nos morts d'autrefois, de nos vrais morts, mais qui vivent éternellement, celle de tous les patriotes canadiens-français et français, de Dollard à Monseigneur Langevin.

Debout, les morts!

Debout, Dollard, qui luttas et mourus avec tes compagnons, au Long-Sault! Debout, vous qui, ayant reçu votre Dieu et serré dans vos bras vos parents et vos amis, eûtes le courage d'aller tenir tête aux Iroquois et de tomber sous leurs tomahawks pour sauver la colonie! Debout, les Lemoyne de Bienville et les vieux gouverneurs français et les Madeleine de Verchères et les héros anonymes dont le courage, l'énergie et la vie tinent en respect les adversaires des Français du Canada! Debout, les missionnaires et les soldats et les héros de Carillon et des Plaines d'Abraham et de Sainte-Foye et de Châteauguay et de Saint-Eustache et de Saint-Denis, debout les Lafontaine et les Morin et les Papineau et les Parents et les Montmorency-Laval et les Plessis et les Taché et les Langevin, tous les morts illustres ou obscurs mais héroïques de la race canadienne-française!

Debout, les morts!

Penchez-vous sur la génération présente. Insufflez votre courage et votre âme magnifiques dans les poitrines trop étroites, dans les cœurs trop timides, dans les volontés vacillantes; dressez les corps prêts à tendre le col au joug; raffermissez les mains prêtes à accepter les chaînes; raidissez les échinés courbées; galvanisez les morts ou ceux qui attendent la disparition de leur race: secouez, de votre âme fière et hautaine ceux que le bien-être matériel engourdit et plonge dans la torpeur avilissante de l'esclavage confortable!

Lendemain de victoire ou de défaite?

Que sera demain? La victoire ou la défaite? La survivance glorieuse ou la servitude?

Qui le sait? Nos morts historiques nous promettent la victoire. Leur exemple devrait nous enseigner que lutter n'est jamais vain et que, selon la fière expression d'un général français contemporain, "une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu."

Mais, pour cela, il nous faut lutter, lutter sans cesse, sans faiblesse et sans abandon des armes. Il faut lutter contre l'ennemi insidieux et qui vient à nous sous l'uniforme d'un frère, contre les machinations de la politique et les compromissions du déshonneur masqué par les honneurs.

Il faut lutter aujourd'hui, demain, après-demain.

Les sapes de l'ennemi peuvent nous faire perdre un bout de tranchée, — et Dieu sait si nous en avons perdu, depuis la Confédération! — nous tuer des hommes, mettre nos droits en lambeaux, faire fléchir une partie de nos troupes.

Il ne faut pas que toutes défaillent. Elles doivent avoir foi en l'avenir. Et, plus que jamais, ceux qui les commandent doivent appeler à leur rescousse les morts du passé, ceux qui sont, comme dit Barrès quelque part, "notre raison de vivre".

DEBOUT, LES MORTS!

Pierre LABROSSE.

IL N'Y A PAS SI LONGTEMPS...

Il n'y a pas si longtemps, — c'était en 1870, pendant l'Année Terrible, — vivait, en Grande-Bretagne, un écrivain déjà célèbre dans la littérature anglaise, et dont le nom se trouve sous toutes les plumes un tant soit peu familières au développement intellectuel du monde anglo-saxon: Thomas Carlyle.

Or, "en 1870, Carlyle, dans une lettre à l'une de ses connaissances, se réjouissait de l'avènement de la "pious, deep-hearted Germany", des Deutschen Bieder fromm und stark ("les Allemands honnêtes, pieux et forts") comme reine de l'Europe destinée dans la suite des temps à prendre la place qui lui revenait sur le trône où la France avait si longtemps affiché son insolence et son irréligion." (John MacNaughton, Past and Present, The University Magazine, décembre 1914, page 555).

C'était au temps où Bismarck

écrasait la France de son talon, où l'Angleterre le laissait faire et voyait, avec une imprévoyance malheureuse, se consumer, à Versailles, le rêve de l'Empire allemand dont l'existence aboutit aujourd'hui à la guerre universelle où la suprématie de la Grande-Bretagne est un des grands enjeux.

Trop de littérateurs, de philosophes, d'écrivains et de politiques anglais ont, à cette époque, accueilli, comme Carlyle, l'avènement de la "pious, deep-hearted Germany", dans le cerveau de laquelle s'ébauchaient déjà les projets de domination mondiale qui se font jour de ce temps-ci de si brutale manière.

Il n'y a pas si longtemps de cela, — et Dieu sait si nous en avons perdu, depuis, à dû changer la corde de sa lyre.

Les nations, comme les hommes, changent vite d'idées et sont sujettes à des erreurs de jugement.

En 1870-1871, ce fut le cas de la Grande-Bretagne comme de son écrivain Carlyle, au cerveau embrumé de lourdes idées germaniques.

LES CHANCES DE M. J.-H. RAINVILLE

M. Rainville, le député de Chambly-Verchères, mousse sa candidature au poste de remplaçant de M. Coderre. Et des journaux servent ses desseins, dans la mesure du possible.

Ce n'est pas d'hier que la Presse, pour ne mentionner que cette dernière recrue de la presse ministérielle, fait l'affaire de M. Rainville.

Au temps où elle avait encore de faux airs indépendants et alors que, dans les cercles libéraux, on la croyait sincèrement dévouée à M. Laurier, la Presse, déjà, publiait, tous les trois ou quatre mois, sinon plus souvent, la photographie de M. Rainville, avec des manchettes de trois ou quatre colonnes de large, où elle affichait les grands services qu'il rendait à sa région. Elle se fendit même, il y a quelque vingt mois, d'un article de rédaction plus élogieux à l'endroit du député ex-libéral, ex-nationaliste, ex-conservateur modéré, et aujourd'hui aspirant-ministre, et qui fit ouvrir les yeux à bien de braves gens, sceptiques qu'ils étaient des compliments décernés par ce journal censément libéral à un homme aussi ministériel que M. Rainville.

Depuis, les choses ont marché rondement. Et, lundi dernier, la Presse, en dépêche d'Ottawa, écrivait, à propos du refus de M. Teller de faire partie du ministère:

"Tout bien pesé, les partisans de M. Rainville qui sont nombreux et influents ont confiance que le choix du premier ministre et de ses collègues tombera sur leur candidat."

"Depuis son élection en 1911, M. Rainville a fait preuve d'une grande activité et son comté a profité d'une foule d'améliorations. De plus, M. Rainville représenterait dans le cabinet l'élément jeune-conservateur et grouperait autour de lui une foule d'influences diverses et de partisans que le gouvernement ne pourrait atteindre autrement."

M. Rainville, qui n'est pas étranger à ce diptychisme, a dû digérer cela comme un chat une jatte dans du lait chaud.

Mais il reste à savoir si, réellement, M. Rainville représenterait dans le ministère l'élément jeune-conservateur et s'il grouperait autour de lui "une foule d'influences diverses et de partisans que le gouvernement ne peut atteindre autrement".

L'affirmation est plutôt raide. L'élément jeune-conservateur n'est pas, que nous sachions, féru de l'évolutionnisme politique. Or M. Rainville est le plus vivant et le plus merveilleux exemple de l'évolutionnisme politique qui soit, dans la politique fédérale québécoise.

On sait son histoire. Elle se résume en trente lignes.

D'abord, il fut jeune-libéral. Des plus jeunes-libéraux. Puis, vers 1907, il versa dans le nationalisme. Il fit des discours par toute la province en compagnie d'Asselin, de Laflamme et de Bourassa. C'était le critique financier du groupe nationaliste d'alors. Après 1908, crac! M. Rainville entre dans l'ombre. Il ne parle plus, ne voyage plus, ne remue plus, n'est plus nationaliste, plus libéral, pas encore conservateur, il sommeille. Vient 1911, Rainville s'éveille, farouchement nationaliste. Il fait, dans tout le district

de Montréal, de violentes professions de foi nationaliste, il se pend aux basques d'Armand Lavergne, il se réclame de Bourassa, il use ses chaussures sur les chaises du bureau du Devoir, il se déclare dans l'intimité le plus pur, le plus solide, le plus intégral des nationalistes. Il est élu, le 21 septembre 1911. Et le 21 septembre 1911, Borden étant victorieux, Rainville est indigné. Six mois plus tard, dans l'affaire du Kewatin, et, un an plus tard, à propos des trois dreadnoughts, il est au front des troupes ministérielles, il voue les nationalistes à tous les diables, il pécore dans les assemblées bleues, il ne fréquente que les conservateurs, il tient les autres pour suspects et dangereux, il fait le guet à la porte du cabinet de M. Borden, il raconte à M. Rogers les allées et venues louches, pour lui, de MM. Lamarche, Mondou, Pâquet, Boulay et d'une demi-douzaine d'autres de ses collègues, il fait la police, déploie du zèle, tient le paletot du premier ministre, s'assied à côté des ministres, aux Communes, leur passe de petits papiers, leur donne des avis et des conseils, et, les nuits où l'on vote tard, il ne se fite pas aux garçons du restaurant, aux Communes, pour trouver une bonne table à MM. Borden et Rogers, s'ils veulent réveiller un brin. Il les précède, les flanque, les suit, les garde, les installe, les sert, rit quand ils rient, prend des airs sérieux s'ils deviennent graves, n'ose respirer s'ils se mouchent, s'étouffe s'ils avalent de travers. Bref, il n'y en a pas deux comme lui pour pousser son affaire avec une servilité qui devient obséquieuse et servile.

De quels "influences diverses" et de quelle "foule de partisans" que le gouvernement ne peut atteindre autrement que par lui" dispose donc ce député terne, à pas feutrés, aux yeux que l'on ne peut saisir, et qui se glisse d'un groupe à l'autre pour faire ensuite aux ministres une gazette qui n'a rien de comparable à celle de Cyrano, — auquel il ne ressemble pas, du reste, par la fierté?

La Presse ne le dit pas.

Qu'il ait des influences de son côté, certes. Qu'il ait "une foule de partisans", c'est autre chose. La jeunesse conservatrice peut se servir de lui; l'a-t-elle jamais considéré comme son représentant?

Il sera peut-être ministre. Tout arrive. Après M. Coderre, M. Rainville vient peut-être logiquement. C'est, au vrai, un simple arriviste et qui a tâté de toutes les politiques dont il croyait pouvoir se faire un escabeau pour se hisser aux premiers rangs. Il vit dans l'opportunisme depuis le début de sa carrière, il y patauge inégalement. Ils sont des tas, comme lui.

Si M. Borden en veut faire un ministre, dix, vingt, trente des collègues de M. Rainville auront le droit de s'en plaindre; il les valet, certes; mais ils le valent aussi.

Et, tous ensemble,

Paul MOREAU.

LE SILENCE DE M. ROGERS

Interrogé sur le récent scandale du Manitoba, — qui n'est pas à l'avantage des provinces où l'enseignement est neutre, devrait conclure logiquement le Sentinel, empressé à déduire du scandale Mousseau et de l'affaire Evanturel que l'enseignement confessionnel donne de piteux résultats. — M. Rogers, ancien ministre dans le cabinet Roblin, se renferme dans le mutisme le plus complet. "Je n'ai rien à dire à ce sujet", se contente-t-il de répondre aux journalistes indiscrets au point de lui demander ce qu'il en pense.

de Montréal, de violentes professions de foi nationaliste, il se pend aux basques d'Armand Lavergne, il se réclame de Bourassa, il use ses chaussures sur les chaises du bureau du Devoir, il se déclare dans l'intimité le plus pur, le plus solide, le plus intégral des nationalistes. Il est élu, le 21 septembre 1911. Et le 21 septembre 1911, Borden étant victorieux, Rainville est indigné. Six mois plus tard, dans l'affaire du Kewatin, et, un an plus tard, à propos des trois dreadnoughts, il est au front des troupes ministérielles, il voue les nationalistes à tous les diables, il pécore dans les assemblées bleues, il ne fréquente que les conservateurs, il tient les autres pour suspects et dangereux, il fait le guet à la porte du cabinet de M. Borden, il raconte à M. Rogers les allées et venues louches, pour lui, de MM. Lamarche, Mondou, Pâquet, Boulay et d'une demi-douzaine d'autres de ses collègues, il fait la police, déploie du zèle, tient le paletot du premier ministre, s'assied à côté des ministres, aux Communes, leur passe de petits papiers, leur donne des avis et des conseils, et, les nuits où l'on vote tard, il ne se fite pas aux garçons du restaurant, aux Communes, pour trouver une bonne table à MM. Borden et Rogers, s'ils veulent réveiller un brin. Il les précède, les flanque, les suit, les garde, les installe, les sert, rit quand ils rient, prend des airs sérieux s'ils deviennent graves, n'ose respirer s'ils se mouchent, s'étouffe s'ils avalent de travers. Bref, il n'y en a pas deux comme lui pour pousser son affaire avec une servilité qui devient obséquieuse et servile.

D'autres s'y glissent et y parviennent à force de courbettes. M. Rainville estime sans doute qu'en ce temps d'arrivisme, les courbettes sont un excellent moyen de se rendre à destination.

De quelle "foule de partisans" que le gouvernement ne peut atteindre autrement que par lui" dispose donc ce député terne, à pas feutrés, aux yeux que l'on ne peut saisir, et qui se glisse d'un groupe à l'autre pour faire ensuite aux ministres une gazette qui n'a rien de comparable à celle de Cyrano, — auquel il ne ressemble pas, du reste, par la fierté?

La Presse ne le dit pas.

Qu'il ait des influences de son côté, certes. Qu'il ait "une foule de partisans", c'est autre chose. La jeunesse conservatrice peut se servir de lui; l'a-t-elle jamais considéré comme son représentant?

Il sera peut-être ministre. Tout arrive. Après M. Coderre, M. Rainville vient peut-être logiquement. C'est, au vrai, un simple arriviste et qui a tâté de toutes les politiques dont il croyait pouvoir se faire un escabeau pour se hisser aux premiers rangs. Il vit dans l'opportunisme depuis le début de sa carrière, il y patauge inégalement. Ils sont des tas, comme lui.

Si M. Borden en veut faire un ministre, dix, vingt, trente des collègues de M. Rainville auront le droit de s'en plaindre; il les valet, certes; mais ils le valent aussi.

Et, tous ensemble,

Paul MOREAU.

venant des élections, dans l'Ouest ou, jusque là, elles paraissaient satisfaisantes.

Il appert que M. Rogers communique, avant d'aller à Winnipeg, avec certains ministres du cabinet Roblin, à ce sujet. Il le fit, dit la presse, au moyen de télégrammes, dont quelques-uns doivent être produits devant la commission chargée de tirer ce scandale au net, — si tant est qu'une commission puisse le faire.

Mais, chose pour le moins singulière, le 10 juin, rapporte une dépêche à la Gazette (21 juin), une partie de ces télégrammes ont été détruits par la compagnie qui servait d'intermédiaire entre M. Rogers et ses correspondants de Winnipeg.

"A minuit, le 10 juin, J. Paddington, surintendant de district (pour la G.N.W. Telegraph Company) brûla un grand nombre de télégrammes, dans le calorifère de son bureau. Le lendemain matin, il en détruisit encore d'autres. D'après des fonctionnaires de la G.N.W., cette destruction eut lieu afin d'empêcher la commission d'enquête d'obtenir certains télégrammes échangés en mars, avril et mai entre sir Redmond Roblin, le docteur Montague, le docteur Simpson et l'honorable M. Robert Rogers. Cela se fit sur ordre de M. H. MacLeod, directeur-général du chemin de fer Canadien-Nord qui, le 7 juin, demanda qu'on retracât ces télégrammes et qu'on les lui expédiât. On mit des garçons à cette besogne et quand l'autorisation vint, le 10 juin, de George D. Perry, de détruire tous ces documents, il ne resta plus qu'à les brûler dans le calorifère." (Gazette, 21 juin).

Le fait que MM. Rogers, Roblin et Montague, ministre des Travaux Publics dans le ministère duquel se produisit le scandale Kelly, communiquèrent par télégrammes chiffrés, (c'est du moins ce que dit la dépêche de la Gazette) au temps où le scandale mijotait et menaçait de faire sauter le couvercle du silence dont on voulait le cacher porte à croire que M. Rogers fut, de bonne heure, mis au courant de toute l'affaire et de la situation dangereuse que la moindre révélation pourrait faire au parti conservateur dans le Manitoba.

La suite de l'enquête dira peut-être quelle part exacte M. Rogers prit à tout cela. Mais la destruction d'importants télégrammes chiffrés échangés entre lui, M. Roblin, M. Montague et le docteur Simpson, accusé par ailleurs d'avoir reçu \$50,000 d'une source mystérieuse, au cours de cette affaire Kelly, justifie de croire que des influences considérables se sont exercées pour faire disparaître la moindre trace de ses recommandations ou de ses conseils à M. Roblin et aux autres politiciens effarés par ce scandale.

La lumière se fera-t-elle? Il est probable qu'elle ne sera pas complète. Mais la mention du nom de M. Rogers à ce propos explique un peu pourquoi, il y a quelques mois, il était si pressé d'obtenir la dissolution des Chambres fédérales.

Si M. Rogers écrivait ses vrais mémoires, peut-être raconterait-il des choses intéressantes sur le scandale Kelly.

André VERBOIS.

UNE QUESTION

La rumeur courait, jeudi, — et elle a encore cours, — que M. Mondou serait le remplaçant de M. Coderre dans le cabinet fédéral.

M. Rainville aurait eu beau multiplier ses démarches personnelles auprès des ministres et faire passer à la Presse des dépêches datées d'Ottawa et poussant sa petite affaire, il y aurait échoué, pour cette fois-ci.

Nous attendons la décision du ministère pour dire notre opinion du député d'Yamaska en tant que ministre.

Nous avons déjà écrit: "S'il ne s'agissait que de choisir entre MM. Mondou, Rainville et Sévigny, il faudrait se résoudre à préférer M. Mondou aux deux autres. Lui, du moins, pour quelque motif que ce soit, a tenu certaines de ses promesses. Mais il ne s'agit pas que de choisir entre trois. Il faut nous donner un ministre qui ne soit pas rien qu'un beau parleur, mais qui ait de la valeur et du courage intellectuel, de la volonté et la ferme détermination de faire respecter tous les droits du Québec."

Nous nous en tenons à cela.

A propos: Qu'est-ce que les trois candidats, — MM. Mondou, Sévigny et Rainville, — pensent du timbre de guerre bilingue?

Pagions qu'ils ne veulent pas se prononcer tout de suite et nettement à ce sujet.

LA GUERRE

LA PAIX, SANS ANNEXION

Telle est la teneur du manifeste socialiste allemand publié à Berlin dans le Vorwearts.—On y presse le gouvernement du Kaiser de profiter de sa situation exceptionnelle avantageuse pour entamer les négociations.

LA ROUMANIE LICENCIE LA MAJEURE PARTIE DE SON ARMÉE. LE MINISTRE DE LA GUERRE DE RUSSIE DEMISSIONNE. — CALME RELATIF SUR TOUTS LES TERRAINS. — LES RUSSÉS TIENNENT BON SUR LE DNIESTER. — POURQUOI HERSING A ETE DECORE DE L'ORDRE DE "POUR LE MERITE".

LES IMPORTATEURS AMERICAINS S'AGITENT

Berlin, 26. — Le bureau des directeurs et le comité de régie du parti social démocratique en Allemagne a fait publier aujourd'hui dans le Vorwearts un appel catégorique en faveur de la paix.

Ce document intéressant réclame la paix dans certaines circonstances qui rendra possible l'amitié avec les nations voisines et il établit très clairement l'opposition du parti aux conquêtes territoriales et aux annexions. Le peuple veut la paix, déclare-t-il, et nous demandons au gouvernement au nom de l'humanité de faire savoir qu'il est prêt à entamer des négociations de paix.

Cet appel est publié sous le titre suivant: "La démocratie sociale et la Paix." Il débute en faisant allusion au fait que les socialistes avaient prévu la guerre actuelle. Ils travaillèrent vaillamment à obtenir une entente internationale, mais quand la guerre se produisit ils se mirent à la disposition de la patrie. On fait ensuite allusion à la déclaration du parti faite au Reichstag le 4 août 1914 et qui se lit comme suit: "Nous demandons qu'assûtôt que la sécurité sera revenue à nos adversaires se sentiront disposés à la paix que l'on mette fin à la guerre au moyen d'une paix qui rendra possible l'amitié avec les autres nations."

L'appel se termine par ces mots: "Le comité de régie du parti social démocratique a toujours été opposé à une politique de conquête et d'annexion. Nous nous élevons de nouveau de toutes nos forces contre toute proclamation qui aurait pour but l'annexion de territoires étrangers et l'oppression d'autres nations, proclamations qui ont été rendues publiques en Allemagne par les demandes des grandes associations économiques de son même que par les discours des politiciens non-socialistes."

Le seul énoncé de pareils efforts retarde cette paix que toute la nation désire. Le peuple veut la paix. Si on ne veut pas que cette guerre qui demande chaque jour de nouveaux sacrifices s'éternise inutilement jusqu'à l'épuisement total de toutes les nations qui y sont impliquées, l'une des puissances impliquées doit tendre la main à la paix. L'Allemagne qui a attaqué par des forces de beaucoup supérieures aux siennes s'est jusqu'ici défendue victorieusement contre ses ennemis, réduit à néant leur tentative de l'affaiblir et démontre qu'elle est invincible, devrait faire la première démarche pour demander la paix.

"Au nom de l'humanité et de la culture et appuyés par la situation militaire favorable qui lui a valu la bravoure de nos camarades sous les armes, nous demandons au gouvernement qu'il fasse savoir qu'il est prêt à conclure la paix afin de mettre une fin à ce conflit sanglant."

"Nous espérons que nos camarades socialistes dans les autres pays libéreront exerceront leur influence sur leurs gouvernements dans le même sens."

SOUKHOMLINOFF A DEMISSIONNE

Londres, 26. — Le général Soukhomlinoff, ministre de la guerre de Russie vient de démissionner d'après une dépêche de Petrograd, à l'agence Reuters. On croit que le général Poutanovoff, un ancien sous-ministre de la guerre lui succédera.

SI CCES RUSSES

Petrograd, 26. — Les Russes continuent à maintenir avec succès leur ligne le long du Dniester. Après une bataille de six jours les Austro-Allemands ont été défaites à Kozara, au nord-est d'Halicz. A Martynov, une pareille tentative de gagner un pied de terre en territoire russe a été déjouée, les troupes du grand duc Nicolas prenant 40 officiers et 1,700 hommes.

LES IMPORTATEURS SONT EMBARRASSES

Washington, 26. — Un millier d'importateurs américains ont présenté, aujourd'hui, au secrétaire d'Etat, M. Lansing, une requête le priant d'intervenir auprès du gouvernement américain pour qu'ils puissent faire sortir d'Allemagne les teintures, la potasse et les autres produits chimiques achetés et payés par eux avant la guerre.

M. Lansing a promis de faire droit à cette requête.

LA DECORATION DE HERSING

Elle lui a été accordée parce qu'il a franchi le Gibraltar et non pour avoir détruit le "Lusitania".

Berlin, 26. — La nouvelle que le capitaine Hersing de la marine allemande avait reçu l'Ordre de "Pour le Mérite" qui est la plus haute décoration allemande pour la destruction du paquebot anglais "Lusitania" est totalement fautive. Le capitaine Hersing a été décoré pour avoir franchi dans un sous-marin le détroit de Gibraltar.

Cette annonce a été faite aujourd'hui par l'Overseas News Agency.

AFFAIRE DE DYNAMITARDS

Windsor, Ont., 26. — La cour a maintenant suffisamment de renseignements pour établir que l'Allemand Letler a eu quelque chose à faire avec la destruction partielle de l'usine Peabody et d'un attentat contre les arsenaux. Il est maintenant hors de doute qu'il existait une bande organisée qui préparait un certain nombre de complots où la dynamite devait jouer le grand rôle. Les autorités ont établi que Drotroit était le centre des opérations.

L'ARMÉE ITALIENNE EN CAMPAGNE

Rome, 26. — Les troupes italiennes continuent leur travail de ces derniers jours qui consiste à garder libre d'ennemis le terrain qui s'étend devant eux, dans le Tyrol, le Trentin, la Carniole et le Cadore, au moyen d'opérations isolées d'artillerie et d'infanterie. On dit aujourd'hui que l'armée de l'Isone a fait quelques progrès, en dépit des difficultés naturelles du terrain agerées par les obstacles artificiels créés par l'artillerie autrichienne.

LE BULLETIN FRANCAIS

Paris, 26. — Le ministère de la Guerre a publié cet après-midi le bulletin officiel suivant: "Pour ce qui est du front considéré en bloc, la nuit dernière s'est passée à peu près dans le calme. Dans la région au nord d'Arras, il n'y a rien à signaler, sauf quelques engagements d'infanterie accompagnés d'une vive canonnade, entre la raffinerie de sucre de Souchez et la route nationale entre Bethune et Arras."

"Notre marche en avant a été arrêtée par la nature du terrain dans certains endroits, la dernière tempête l'ayant rendu pour ainsi dire infranchissable."

"Sur le front de la Champagne et en Argonne, les combats au moyen de mines continuent et à notre avantage."

L'ANGLETERRE EST BONNE POUR L'ONCLE SAM

Los Angeles, Calif., 26. — Un tribunal de prises siègeant à Blythe, Angleterre, vient de relâcher le navire américain "Portland" appartenant à la Globe Grain Milling Co. de cette ville, d'après un avis reçu aujourd'hui par ses propriétaires. Le navire, portant un cargaison d'orge, de haricots et de fruits secs était en route pour Sedan venant de San Francisco, quand il a été pris par un navire de guerre anglais.

LA NEUTRALITE AMERICAINNE

Chicago, 26. — Vingt-trois réservistes serbes, citoyens américains de naissance ou par naturalisation, ont été arrêtés hier soir par les agents de la police fédérale "Portland" appartenant à un commissaire américain qui devra décider si les fait qu'ils prennent du service dans l'armée serbe n'est pas une violation de la neutralité américaine.

Ces réservistes se rendaient au Canada d'où ils devaient s'embarquer pour l'Europe et rejoindre l'armée des alliés.

LA SITUATION

Londres, 26. — La rive gauche du Dniester a été complètement nettoyée des alliés allemands qui l'occupaient, d'après le dernier bulletin russe, mais les Austro-Allemands font des efforts désespérés pour se frayer un passage à l'ouest.

Presque partout ailleurs sur le front oriental, l'avance des Teutons a été arrêtée au moins temporairement. Les rapports officiels mentionnent spécialement l'offensive allemande à l'Ouest du Niemen qui a été paralysée. On ne rapporte aucun changement important à l'est de Lemberg.



# Pour vous, Mesdames

## LETTRES A UNE LECTRICE

IV

Vous m'écrivez, Jacqueline: "Je vais passer l'été dans une vieille maison, tout au bord du fleuve, face à ce que les gens, ici, appellent la mer. La maison est vieille. Elle porte, sur une pierre, en vieux caractères: "JEAN LARUE, 1803". Mon arrière-grand-mère y naquit et depuis, ma famille y a toujours habité, tantôt des années, tantôt au moins les mois d'été".

Ainsi, vous vivrez devant le grand fleuve, des jours et des nuits. Vous entendrez le bruit des flots sur les crans; vous verrez les goélands planer au-dessus de l'eau, puis plonger soudain afin de prendre un poisson dans leurs griffes aiguës et de l'apporter ensuite vers la grève où nichent leurs petits noracs. Des voiles glisseront à l'horizon. Devant vos yeux, les montagnes de l'autre rive passeront, sous les couleurs du soleil variable, du bleu pâle au violet, seront vertes quelquefois et, le soir, roses, avec des cimes lumineuses jusqu'à la nuit. Et cela sentira bon le sel âcre et le baume des arbres sévères et le trèfle mouillé de rosée et le varech luisant et gonflé d'eau.

Les jours passeront. Vous flânerez un peu, vous lirez un peu. Peut-être m'écrierez-vous, par les jours de pluie qui tend comme un rideau mouvant sur l'étendue glauque du fleuve. Et, les soirs de lune, vous m'oublierez, vous oublierez tout, pour ne goûter que l'heure divine et, qui sait, même pour s'évader au Prince Charmant, — si les jeunes filles de nos jours y rêvent encore, aux soirs bleus et tendres où la lune pensive se penche pour mirer son visage au miroir des vagues mortes.

N'oubliez pas, ma petite Jacqueline, de penser aux femmes qui vécuturent, elles, de longues années, dans cette vieille maison où maintenant, l'été venu, vous vous reposez des fatigues de l'hiver. Peut-être ne savez-vous que vaguement leur histoire? Elle est simple et douce. Elles vivaient sans penser, elles, aux bals de l'hiver prochain. Elles apprenaient, en grandissant, les soins du ménage. On ne savait au juste quand elles avaient commencé de faire le petit ouvrage domestique. C'était comme si elles avaient toujours su. Le couvent les prenait pour un temps, un couvent éloigné, car il n'y avait pas alors de pensionnat dans toutes les paroisses. Elles parlaient pour dix mois. Et cela durait ainsi cinq ou six ans. Puis, un été, elles revenaient, jeunes filles prêtes à l'amour et au mariage, ou inclinées déjà en pensée vers le cloître, recevoir quelques années sous le toit paternel.

Comme vous et plus que vous, ma petite amie, elles goûtaient le charme du paysage devant lequel elles passaient, elles, des années. Elles connaissaient les vents et le ciel et la mer et les étoiles et ces autres étoiles, les fleurs. Elles aimaient les champs et les bêtes. Elles tissaient, cousaient et travaillaient à la maison. Leur air n'avait rien de cette expression blasée, mol qu'elles ne connaissaient pas, non plus que le sens. Pieuses, laborieuses et sereines, elles vivaient de longs mois dans cette maison où reste un peu de leur âme.

Les uns repartaient pour le couvent. Pour les autres, l'amour venait. Et c'était l'amour, Jacqueline, le vrai, le grave, le profond, le dévoué, non pas ce simulacre qui fait aujourd'hui tant de victimes et de si désabusées, parce qu'elles ne distinguent pas toutes à qui elles donnent leur cœur et si le jeune homme qui leur demande une fidélité éternelle leur donnera la sienne en retour et pour toujours.

Elles aimaient. Elles étaient de douces fiancées, des femmes modestes et gracieuses, des mères tendres et n'abandonnant pas aux étrangers le soin de leurs enfants. Elles vivaient obscurément, peut-être, mon amie, et le souci de la mode ne les harcelait point jusqu'à être leur presque unique préoccupation; mais elles vivaient dignement, comme le doivent de vraies femmes et de vraies mères. Leur amour ennoblissait pour elles la tâche domestique. Il n'entraînait pas d'égoïsme chez elles.

Elles, devenues grand-mères, endolories par des deuils ou des épreuves, elles restaient néanmoins sereines, se sentant rapprochées de Dieu et des disparus. Le jour, elles se tournaient vers le clocher du village lointain, quand sonnait l'Angelus dont la rumeur leur venait sur les flots et leur pensée allait vers le cimetière où dormaient leurs morts. Et leurs doigts, agiles encore, travaillaient et tricotaient pour les tout petits, s'amusant un instant dans leur chevelure ou sur leur front lisse et blanc, et, par les belles après-midis ou à l'orée du soir, devant les bûches de la cheminée flamboyante, elles racontaient des légendes du pays aux têtes blondes et brunes serrées autour d'elles.

Femmes adorables et dévouées, un jour, elles s'éteignaient comme des lampes ayant jeté toute leur douce lumière. D'autres les remplaçaient dans la maison et veillaient à ce que leur souvenir y vécut et leur exemple aussi. Et les mortes parlaient à voix basse, avec des intonations chères, aux vivantes qui prolongeaient leur dévouement et leur calme beauté modeste dans la maison vieillissante.

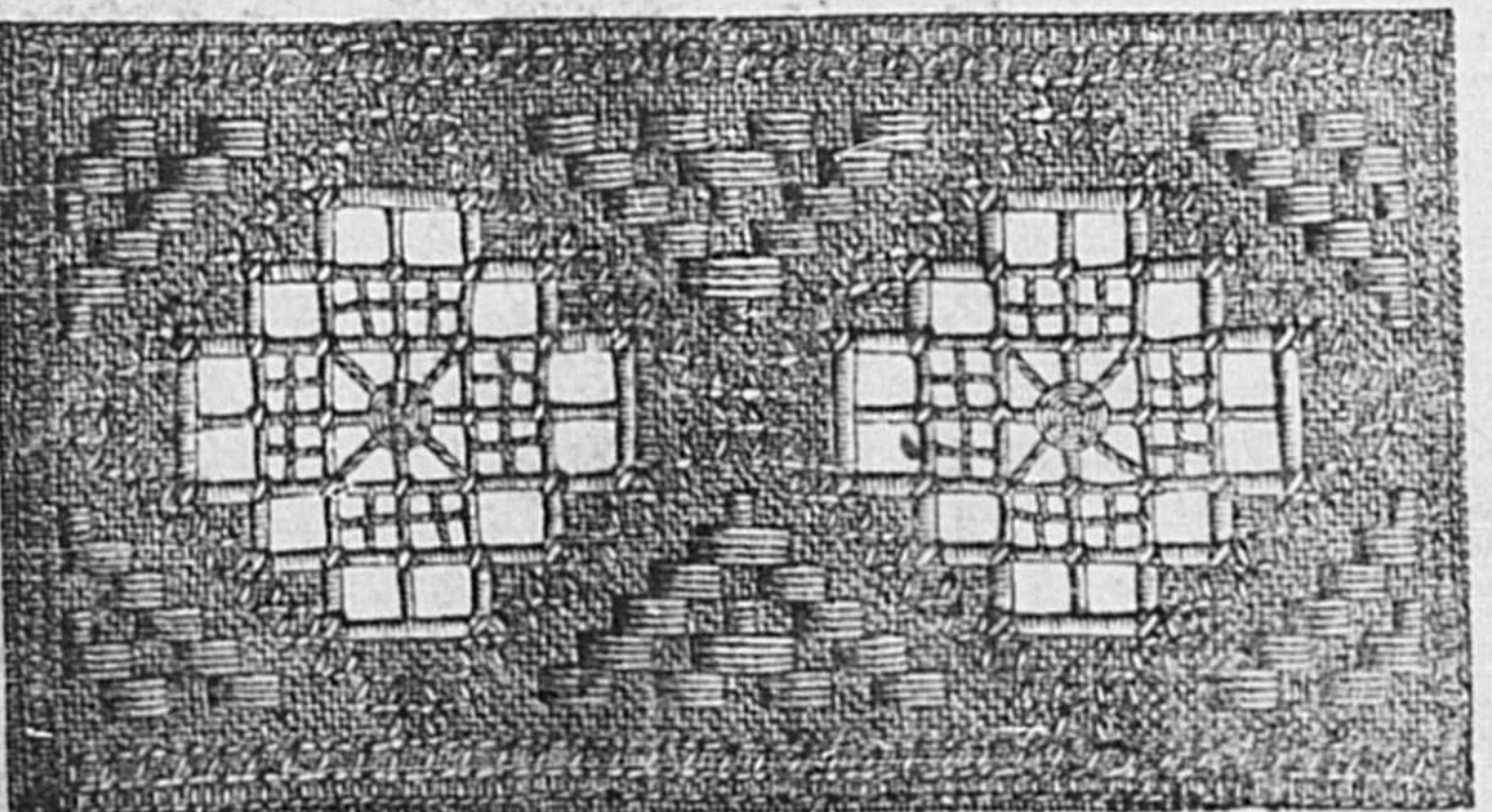
Des années ont passé, Jacqueline. Vous êtes où elles ont toutes vécu. Et, le soir, quand vous vous endormez dans votre chambre aux croisées grandes ouvertes sur le fleuve, peut-être l'une d'elles promènera-t-elle ses mains d'ombre dans vos cheveux et se penche-t-elle sur vos paupières fermées, afin de chercher en vous la suite de ces générations de femmes humbles et douces et dévouées que furent vos grand-mères.

Petite déracinée, plongez un peu vos racines dans les souvenirs familiaux. Ouvrez vos paupières fines sur ces vies utiles et simples. Apprenez à vivre comme elles ont vécu, dépouillées de tout l'artificiel dont s'entourent aujourd'hui tant et tant de jeunes filles. Et, dans la vieille maison, faites-vous une âme comme la leur, un cœur comme le leur et rêvez de prolonger cette lignée de femmes humblement saintes et bonnes qu'elles furent et dont vous devez être aussi, simplement.

PAULE MANCE.

## Bordure au point coupé et à points lancés

Pour réunir des dentelles et des entre-deux aux fuseaux ou des bandes brodées en couleurs, on se sert souvent d'une petite bordure simple avec des motifs au point coupé et à points lancés, dans le genre de celle représentée par notre figure ci-dessous. Le dessin est terminé dans le haut et dans le bas par un rang de points quadrillés ajourés, travaillés sur trois fils de tissu, au moyen d'un même point, travaillé en ligne diagonale, l'intérieur de la bande est géométrique.



BORDURE AU POINT COUPE ET A POINTS LANCES

Fournitures: Lin pour dentelles D. M. C. et Mouliné spécial D. M. C., en blanc.

## LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

**PUZZLE.** — C'est un original, qui cherche à cacher sous des dehors indifférents une grande sensibilité et une extrême impressionnabilité nerveuse... Il est intelligent, intuitif et imaginatif, d'un esprit très actif, et d'un sens artistique développé et raffiné.

La volonté est forte, un peu rageuse et agressive. Gare aux adversaires et aux contradicteurs, il les blesse au point sensible, car l'esprit est ironique et à l'emporte-pièce. Et cependant, le cœur est bon, il a de la bienveillance et beaucoup de délicatesse, il a besoin de sympathie et il est sensible à la moindre attention. Orgueilleux et susceptible mais le laissant peu voir. Activité nerveuse et considérable. C'est une nature à la fois idéaliste et positive: de l'idéalisme dans le domaine des idées et la recherche du plaisir dans le domaine matériel.

**PINSON Ier.** — L'esprit est sensé et pratique. C'est un pinson qui apporte à tout ce qu'il fait et pense une grande modération et qui se laisse plus guider par la raison que par le sentiment. Il est délicat, il a un bon cœur, il est franc mais pas beaucoup expansif; il ne cherche jamais à dénigrer ou à dissimuler sa pensée, mais il la dit difficilement, un peu par timidité, beaucoup par réserve naturelle.

Ni orgueil, ni vanité, une simplicité constante qui fait que partout et toujours, on le retrouve semblable à lui-même. Volonté précise, assez ferme; la persévérance gagne, mais à dire vrai, j'y constate des inégalités. Je le crois très exclusif, gardant bien à lui ce qui est à lui et quelque peu exigeant avec ses amis. Affectueux, constant dans ses affections. Activité assez égale et un peu routinière.

**FILOSOFE.** — Très délicat et très impressionnable, cet homme intelligent doit pourtant se défier d'une tendance à l'exagération qui nuit quelquefois au jugement. Sensible tendrement affectueux, très actif, nerveux, un peu inconstant. La volonté est vive, capricieuse et faible. La souplesse, la facilité à s'adapter, l'opportuniste, sont remarquablement marquées, mais il manque de résolution et de ténacité. Grande simplicité, élan, impulsivité. Il aime à causer, à dire ses opinions et à les discuter. Et cet il est peut-être une femme!... Je n'en sais absolument rien, et rien dans la lettre ne peut me le révéler.

**REVEUSE L.** — Ardente, impulsive, orgueilleuse et un peu égoïste, elle ne se fait pas prier pour dire sa façon de penser, et elle la dit même un peu trop, en n'ayant pas assez souci de froisser ou de faire de la peine. Elle est jeune et étourdie et la plupart de ses erreurs sont le résultat de sa légèreté, car elle a un cœur bon, sensible et bien capable d'affection. La volonté est vive, impétueuse, un peu emportée; l'esprit de contradiction est marqué et mène aux discussions et aux querelles, et alors elle est entêtée et quelquefois injuste.

Elle est très franche et sa bienveillance naturelle tend à s'affirmer de plus en plus. Elle n'a pas d'ordre à revendiquer et l'activité est très inégale.

**CLAIRE.** — Une petite nature positive et un peu routinière qui aime les choses à leur place et qui critique volontiers les gens. Elle est un peu raide et l'entêtement est bien visible. Elle a de l'initiative, et entreprend bien des choses qu'elle ne sait pas continuer, encore moins finir! Sensibilité modérée, manque d'élan et d'expansion.

Elle a de la délicatesse et peu de générosité, ce qui fait qu'elle remarque vite les manques d'égards ou d'attention et qu'elle ne les excuse guère. Elle a du bon sens, de la bonhomie, de la droiture et si le dévouement se développe, il sera dicté par la raison plutôt que par le sentiment. Peu de vanité, aucune prétention. Se laisse influencer beaucoup par son milieu.

**PHYDINE.** — Avec si peu d'écriture, je ne ferai pas grand-chose qui vaille. Je ne vois cependant que ma correspondante a l'humeur très capricieuse et souvent déprimante, car elle est entêtée et l'esprit de contradiction est marqué. Elle n'a presque pas de vanité et pas de prétention. Elle agit avec sang-froid et n'aime pas la contrainte et les cérémonies. Le cœur est bon, assez affectueux mais elle ignore la tendresse et l'expansion. Très franche. Activité inégale.

Tendance à voir les difficultés et le côté triste des choses. Volonté vive, ferme et trop souvent entêtée.

**LOINTAIN.** — Esprit clair, sensé, logique et réalisateur. Très bon jugement. C'est une nature bonne et aimable, où les affections sont généreuses et délicates. C'est un modeste qui n'a aucun signe de prétention; il est fier et très réservé. La volonté est forte, persévérante, ardente, d'une obstination habituelle et remarquable. Il est nerveux, un peu irritable, disposé à la tristesse malgré une volonté et un courage peu ordinairement. C'est un homme droit et sincère, mais prudent, et qui ne se livre qu'à bon escient, et il se trompe rarement, car il observe bien et ses déductions sont justes. Je lui reprocherais peut-être d'être un peu pessimiste si je ne lui voyais tant de générosité et de bienveillance naturelles.

**ESPOIR P.** — Imaginative et un peu exagérée, ce qui nuit à la justesse de ses appréciations. Elle est capricieuse et portée à la critique et au mécontentement et ayant peu d'empire sur elle-même, elle laisse beaucoup voir ses impressions quand elle ne les exprime pas ouvertement. La volonté serait forte si elle n'était pas aussi entêtée, mais cet entêtement instinctif, brusque et raide est une faiblesse.

Elle est sensible, affectueuse, un peu sentimentale. L'amour-propre est développé et accepte mal les observations les plus méritées. Elle a de la bonté et sait se dévouer pour ceux qu'elle aime mais elle manque de douceur, de souplesse, et elle est un peu exigeante et difficile quand le vent est du mauvais côté. Timide et orgueilleuse, elle est un peu défiante, mais elle n'est pas susceptible.

**J. A. B.** — Elle est pratique et positive. Sensible et affectueuse, elle est un peu portée à la défiance et à la jalousie. Elle est curieuse, aime à savoir les affaires des autres et raconte volontiers les siennes, car elle aime beaucoup à parler et il lui faut de la compagnie, autrement elle s'ennuie.

Elle est active. La volonté n'est pas forte et se fait remarquer surtout par la disposition à résister aux autres, et cela par une obstination peu difficile à vaincre, mais qui, cependant, est quelquefois une force.

Elle a de la délicatesse et elle est très sensible aux moindres attentions.

**LUC.** — Cette écriture révèle une intelligence vive, de la culture, un esprit observateur et fin, une habitude de concentration et de réserve qui le rend impénétrable à ceux même qui ont l'illusion de le bien connaître. Il a un esprit large et un jugement sûr, sans préjugés, mesquinerie ou petitesse.

Goût et distinction. Il a un tempérament d'artiste, délicat et fin, qui recherche en tout la beauté et sait la donner.

Il est impressionnable et cette impressionnabilité unie à l'activité déjà notée, ouvre la porte aux sentiments ardents; ceux-ci, cependant, sont surveillés par l'esprit d'analyse et une modération acquise qui lui est devenue habituelle.

Le cœur est bon. Pas de prodigalité, mais un mouvement généreux qui s'accentue quand la sensibilité est remuée. On sent qu'une telle nature est aimante, touchée à la moindre attention, et que tout un coin de l'âme de Luc vit par le sentiment.

Peu d'orgueil, une grande simplicité, et une bienveillance attirante et sympathique.

Il a une volonté ardente, autoritaire, tenace, que l'opposition affermit. Il a des emportements, des violences courtes; il peut momentanément être injuste et un peu dur, mais quand le calme revient, il se voit, se juge et remet les choses au point.

Comme il est très intelligent, très droit et sincère, il sait reconnaître généralement ses torts ou ses erreurs.

Malgré l'ardeur, l'activité et le courage indiqués dans cette écriture, on y voit certaines dépressions et de la tristesse combattues mais pénibles et qui se résolvent en agitation et en angoisse.

Monsieur Luc se reconnaît-il? Jean DESHAYES.

## NOS DENTS

Nous avons dit, la semaine dernière, qu'il est souvent impossible de placer des amalgames dans les cas où la chambre pulpaire se trouve trop proche du fond de la carie. La raison en est que les impressions de chaud et de froid se transmettent beaucoup plus douloureusement par l'intermédiaire de la masse métallique, directement en contact avec la zone hypersensible de la dent. Si l'on tient absolument, dans ce cas, à employer un amalgame, il conviendra de tapisser, au préalable, le fond de la cavité par un ciment isolant, puis de placer ensuite l'amalgame sur ce ciment. C'est là une façon de tourner la difficulté, mais ce n'est pas la meilleure méthode.

Dans un cas semblable, il est bien préférable de placer un bloc d'or. Nous avons eu déjà l'occasion de parler de ces obturations, à propos des bridges, nous savons en effet, que ces blocs d'or ou inlays peuvent servir de piliers de bridge; nous allons examiner aujourd'hui, rapidement, la technique de leur construction et de leur mise en bouche.

Supposons une molaire à grosse carie, très voisine de la pulpe. Au lieu de faire reposer un amalgame sur un fond de ciment, nous allons quelque chose de plus solide et de plus esthétique; nous ne pouvons pas faire une aurification, puisque de la même façon, nous aurions contact direct du métal avec la zone sensible de la dent. Nous ne pouvons pas non plus faire une obturation complète en ciment, puisque nous supposons avoir à soigner une face triturante de molaire, et que le ciment s'userait beaucoup plus vite; nous décidons alors de placer un bloc d'or qui aura tous les avantages de la première obturation, sans ses inconvénients.

La molaire est préparée de façon spéciale, dont les détails d'intérêt ne nous intéressent pas nous-mêmes. On laisse la dent en observation sous gutta pendant plusieurs jours, puis on prend l'empreinte de la cavité avec un moule en cire préalablement chauffée qu'on retire lorsqu'elle a durci; on coule ensuite de l'or par le procédé dit: "de la cire perdue", qui emploie les statuaires pour la reproduction du bronze de leur maquette, exécutée en cire. On retrouve alors, en or, la reproduction exacte de la cavité retirée de la cavité. Le bloc d'or obtenu est enduit de ciment et scellé dans la cavité.

On peut, par cette méthode, obtenir une reconstitution parfaite de la dent, tant au point de vue esthétique qu'au point de vue fonctionnel. La sensibilité au chaud et au froid disparaît, puisque le métal est isolé et le bloc d'or, d'autre part, présente une bien plus grande résistance que l'amalgame aux fatigues de la mastication.

Le cas de cette molaire, que nous venons d'examiner, comportait l'indication très nette d'être reconstituée par un bloc d'or, mais ce ne sont pas seulement les caries de ce genre spécial qui réclament cette obturation. Il est bien souvent impossible de faire une aurification dans les cavités volumineuses. La condensation des fragments d'or serait trop pénible pour le patient et le bloc d'or est encore tout indiqué dans cette circonstance, puisqu'il épargne au malade beaucoup de souffrances, et que, d'autre part, il lui évite de grandes pertes de temps.

Dr E. B.

## RECETTES

### SOUPE AUX POIS VERTS

**DETAIL:** 1 lb de pois, ou 2 1/2 tasses, 4 pintes eau froide, 1 oignon, 2 cœurs de girofle, 1 carotte, poivre sel, 1 branche de céleri, 1 branche de persil, 1 tasse de lait, 2 cuillerées à table de beurre, ou 1/4 lb de lard gras.

Faire tremper les pois la veille dans un peu d'eau froide, légèrement salée; le lendemain, égoutter les pois et les faire cuire dans une marmite contenant 4 pintes d'eau, les mettre à l'eau froide. Si l'eau est caillée, ajouter gros comme un pois de cristal de soude. Lorsque la soupe a commencé à bouillir, ajouter les légumes et le lard, et laisser cuire 3 à 4 heures. Au moment de servir, retirer les légumes, et mettre le lait, et le beurre, si l'on n'emploie pas de lard. En été, on peut remplacer l'oignon par une échalote ou quelques fines herbes de ciboulette hachée finement.

### ROGNONS SAUTES

Couper 1 ou 2 rognons de boeuf en petits morceaux ainsi que 2 tranches de lard (1/4 de lb). Faire revenir les rognons dans le lard légèrement fondu et 2 cuillerées à table de graisse de rôti, ou de beurre, saupoudrer de 3 cuillerées à table de farine, faire prendre couleur, couvrir de bouillon ou d'eau, ajouter 1 branche de céleri haché et 2 cuillerées à table de persil haché, et laisser mijoter pendant 2 heures. Après les avoir assaisonné de poivre et de sel; au moment de servir exprimer le jus d'un citron, bien remuer, verser dans un plat creux, décorer avec quelques tranches de persil frais et servir.

### LENTILLES EN SAUCE

Cuire à l'eau bouillante salée 1 livre de lentilles bien propres et triées; les égoutter, les mettre dans une casserole avec 2 tasses de bouillon; les faire bouillir et lier les lentilles avec 3 cuillerées à table de beurre manié avec 3 cuillerées à table de farine, assaisonner, finir, avec une cuillerée de vinaigre et dresser sur un plat rond en saupoudrant les lentilles de 2 cuillerées à table de persil haché.

### DOIGTS DE DAME

**DETAIL:** A trois blancs d'œufs battus en neige ajoutés 1 1/2 tasse de sucre en poudre, continuer de battre encore quelques instants, puis les jaunes d'œufs légèrement battus, une pincée de sel, 1/2 cuillerée à thé de vanille ou de citron, 1-3 tasse de farine tamisée. A l'aide d'une petite cuillère étendre de cette pâte sur une feuille de papier blanc non beurré, en lui donnant la forme d'un doigt. Cuire à four modéré 8 minutes, enlever les doigts de dame à l'aide d'un couteau. Avant de les faire cuire on peut les saupoudrer légèrement de sucre en poudre.

## EAU PURGATIVE RIGA

Guérit la Constipation Habituelle. Ne cause ni coliques, ni irritation. Purgé sans vous déranger de vos occupations. Peut être donnée aux enfants sans aucun danger. EN VENTE PARTOUT.

## LES AMBULANCIERS CANADIENS-FRANCAIS

Ils sont en Grande-Bretagne

### UNE LETTRE

Un de nos amis, membre du corps d'ambulanciers canadiens-français du deuxième corps expéditionnaire canadien, adresse à l'un des rédacteurs du Nationaliste une lettre dont voici quelques passages intéressants:

St. Martin's Plains Camp, Shorncliffe, Angleterre, 8 juin 1915.

Le rumeur sinistre, qui s'est accréditée depuis en Angleterre, a circulé, dès notre débarquement à Plymouth, — de grands journaux de Londres l'ont publiée, — que la presse anglaise communique un mal-primeur à sensation, aurait cyniquement annoncé, sous la responsabilité de quelques-uns de ses bouillants stratèges qui ont soin de se battre par procuration, le naufrage du *Métagama* alors que nous étions nous-mêmes à bord. Les parents des volontaires auraient été sous le coup des plus mortelles angoisses quatre jours durant, sans recevoir de nouvelles nous concernant. La rumeur a soulevé l'indignation générale dans nos rangs, et nous n'avons pas hésité à qualifier de criminels les auteurs premiers de ce monstrueux canard, digne de cerveaux germaniques. C'est que, vous vous en doutez bien, nous avons personnellement les épreuves moyennes que le malheureux incident a dû provoquer dans les familles dont un ou deux membres étaient avec nous.

Nous sommes au camp de St. Martin's Plains, Shorncliffe, c'est-à-dire à 60 milles tout au plus de Londres, et à 300 environ de Plymouth. Nous habitons des huttes faites de bois mort huilé, éclairées, s'il vous plaît, à l'électricité et chauffées au charbon dur. Personne n'a le droit de plaider sur la nourriture; nos rations sont plus larges que celles des simples réguliers. Nous n'avons eu, il est vrai, quelque temps, pour tout plaisir que la "dure", et pour oreiller, que... nos pensées heureusement chaudes des plus pieux souvenirs; mais depuis on a fait à chacun remise d'un lit; les planches des deux chevaux de quatre tonnes de hauteur. Si je vous disais qu'aujourd'hui, ayant eu la précaution de nous procurer des sacs de toile écru remplis de paille, — la nécessité rend ingénieux, — nous dormons tels des princes?

Shorncliffe est une ville assez populeuse, construite à la mode anglaise, ce sens qu'on y habite le "country" dur. La construction en elle-même est loin d'être extraordinaire, et propre à l'Anglais. Comme chacun est libre de sortir tous les soirs ainsi que le dimanche, les mercredis et samedis après-midi — "descendre au village", suivant l'expression usitée au camp, nous n'y manquons pas.

Maintenant, nous avons Folkestone située à trente minutes de nous d'ici. Un service régulier d'autobus — système de transport par excellence en Angleterre — nous y conduit moyennant la somme de quatre sous "two pence", monnaie anglaise. Cette dernière ville est plus populeuse que la première; elle compte environ 35,300 âmes. On prétend que ce chiffre est double et que, à cause de la présence de nos troupes, il s'agit d'un chiffre d'été, et d'ailleurs qui y afflue en grand nombre. On y rencontre cette année, sans doute pour raison de guerre, une foule de réfugiés belges et français, dont quelques-uns ayant fait du service militaire et blessés. Il faut tenir compte du fait que Folkestone donne sur la mer, ou mieux sur le canal de la Manche, du côté de l'ouest, à l'ouest, c'est-à-dire l'une à l'autre.

Le qui fait que nous sommes, à peu de choses près, à 35 kilomètres de Boulogne-sur-Mer, France, dont les côtes sont visibles à l'œil nu, soit relativement peu éloignés du front occidental. Nous percevons très distinctement, nuit et jour, le grondement sourd du canon au loin. Nous avons en plus la sensation de voir très souvent évoluer sur nos têtes divers objets aériens et dirigeables anglais et français, en continue reconnaissance sur les côtes de France, d'Angleterre et de Belgique; leur aérodrome est à quelques mètres seulement de nos baraquements. Il nous a même été donné, un des premiers soirs de notre arrivée, de reconnaître au passage un "vrai" zeppelin, qui quelques heures plus tard, semait la terreur parmi la paisible population de Douvres et des villages voisins.

Tout cela pour nous, est le prélude de la grande guerre à laquelle nous participons bientôt de manière effective. Nous brûlons de l'impatient désir de voler vers ces milliers de ces milliers de malheureux qui souffrent...

Je suis allé à Canterbury, il y a huit jours. Cette ville se trouve à 15 milles de Folkestone, ou nous allons prendre l'autobus-pullman. Le passage est de cinq "shillings", — une piastre vingt. J'allais surtout...

### GELEE AU CAFE

**DETAIL:** 2 cuillerées à table de gélatine, 1/2 tasse d'eau froide, 1 tasse d'eau bouillante, 1-3 tasse de sucre, 2 tasses de café fort. Faire dissoudre la gélatine, ajouter le sucre, l'eau chaude et le café. Mettre dans de petits moules trempés à l'eau froide. Faire prendre au frais. Démouler et garnir le tout de fruits avec quelques cuillerées de crème fouettée et parsemée de noix hachées.

visiter la fameuse cathédrale qui est l'un des monuments historiques les plus anciens et les plus riches de souvenirs antiques de l'univers entier. J'ai passé une grosse heure quinze à parcourir les dalles interminables de pierre, de marbre ou de porphyre de ce chef-d'œuvre d'architecture et de peinture créée par le génie humain, accompagnée d'un guide officiel ayant pour moi que mission de fournir aux voyageurs toutes les informations nécessaires. Je ne risquai aucune description. J'ai vu là des choses datant de l'an 140 AVANT JÉSUS-CHRIST; la Cathédrale elle-même a été construite en l'an 1067...

Un peu partout à tous les degrés pas on rencontre des officiers et de simples militaires, ou un bras écharpé, ou le front barré d'un épais pansement, ou munis de cannes ou de béquilles, de misérables vieillards courbés sous le poids des ans et de l'exil, des femmes en deuil de jeunes filles, le sourire morose, l'âme tourmentée d'angoisses, dont les fiançailles ont dû se précipiter au déchaînement de la Grande Guerre, des enfants de tous âges, démolés, sés, tels des déracinés, etc., etc.

J'ai rencontré nombre d'officiers et de soldats blessés, originaires pour la plupart de Montréal, — c'est on rencontre cent pioupious canadiens contre un Anglais en uniforme, — avec qui j'ai causé le plus longuement possible. Les descriptions qu'ils nous esquissent de la bataille convergent toutes dans le même sens: la guerre est terrible, épouvantable; c'est une véritable boucherie, dans toute la force brutale du mot. La bravoure et l'habileté qu'on déploie jusqu'ici nos Canadiens provoquent l'admiration des Européens.

Il y en a malheureusement beaucoup qui sont tombés au champ d'honneur sous la mitraille allemande et je constate, par les journaux de Paris et de Londres, que je regagne régulièrement tous les jours, que les rangs continuent de s'éclaircir de façon alarmante...

Ai-je besoin de vous avouer que les vrais Anglais d'Angleterre ont une mentalité autrement large que certains de nos fraises débâllés, joyeux listes à outrance, du Canada? Ici, par exemple, non seulement on y a avec une prudence relative, mais on se fait gloire, quand on le peut, d'annoncer dans nos maisons de commerce, les différents édifices publics, etc., à la vue de tout le monde: "En on parle le français". Et ce qui de montre de façon non équivoque la sincérité de cette délicate attention à l'égard des étrangers, c'est qu'on ne se cache point de nous en parler vertement l'avantage que nous avons sur plusieurs de connaître les deux langues diplomatiques et commerciales. Canadiens-français et Anglais canadiens sont traités sur un pied d'égalité, cependant que considérés tous comme plus ou moins entachés de la tare hideuse du colonialisme.

Maintenant, quant aux moeurs populaires, j'ignore si elles ont subi, en par un effet indirect de la guerre, un déclanchement notable. Vus chers compatriotes de Westmount seraient sans doute scandalisés de l'apprendre, mais c'est un fait: les bars sont ouverts les dimanches et fêtes à des heures déterminées, et l'agent féminin ne se fait point scrupule d'être plus que libre d'allures d'audace XXème siècle.

Les membres de notre unité, dans les milieux français et belges, ont créé une très heureuse impression tout en étant l'objet d'égards tout particuliers de la part de la population anglaise un tant soit peu cultivée.

Nous ne sommes pas dans l'Ontario, où le raffinement de la pensée et du sentiment est porté à son paroxysme. Ici, dans ce pays pourtant assez avancé, on estime à quelque chose les traditions nationales quand s'agit de juger une race, celle-ci ne possédait-elle point la force brutale, un nombre. Tout principe de liberté individuelle est respecté. En un mot, l'Anglais d'Angleterre paraît plus honnête que son congénère moderne d'Amérique. Cette différence psychologique, si je puis ainsi m'exprimer, entre les deux types d'une seule et même noble race s'expliquerait pour quelques-uns par le vieux dicton: "Autre pays, autre mœurs". Moi, j'y crois humblement découvrir là le résultat, d'abord, d'une mentalité opposée, et en plus, une éducation intellectuelle contrairement.

## UN TRIOMPHE POUR M. RIBOT

M. A. Ribot, ministre français des finances, a obtenu du Parlement de son pays un nouveau milliard pour la guerre. Pas n'est besoin de cette somme pour dîner au Café de Thé, limitée, 13 Boulevard Saint-Laurent. Vous trouverez là le meilleur menu au meilleur marché. (ré.)

## COMPTABLE DISPARU

Depuis trois jours, les autorités recherchent M. Ivor H. Vaughan, comptable à la succursale de la Banque Impériale du Canada, à Elk Lake, Ont. Le disparu était parti pour Montréal, où il voulait s'enregistrer. Il avait sur lui une centaine de dollars. On craint qu'il ait été dévalisé et tué.

AU FIL DE L'HEURE

Les vacances

Dans un boudoir exotique, tapissé de gravures révoltantes et de statues de déesses olympiennes, M. Gaildior attend son fils unique, Drapé dans une épaisse robe de chambre qui lui rappelle, à grand plaisir, le sommeil de tout à l'heure, il est échoyé dans le creux d'un rocking-chair que sa molle grosseur comble sans effort. Une pipe grotesque pend incisée à ses lèvres. Son bonnet fait sur son crâne plaque des prodiges d'équilibre. Les pieds empressés dans de pitouffues de couleur riante, M. Gaildior, attendant son fils unique, se laisse tout aller à la première ivresse d'un demi-sommeil.

Les "galettes"

Deux tableaux, présentés à des époques également distantes, coûtent aux jeunes écoliers les émotions les mieux pareilles. A Noël, c'est le Jésus de cire avec ses boucles d'or et ses yeux pleins d'infini quand même, la Vierge au sourire, l'étable énuminée, la paille fraîche, l'étoile pâle, puis, au terme de l'année terrible, où il faut coudoyer des bouquins et les choses difficiles, le brillant des tranches de livres, et le rouge des couverts. Devant leur scintillement fascinateur, le petit oublie les tracasseries des heures noires, le français ennuieusement du maître. Il voit le passé. Toutes ses amours, ses pensées, ses convoitises convergent vers un seul but.

Le doré et le rouge l'attirent, comme l'éclat de la lampe fait du papillon irréféchi, comme les facettes de l'opale miroitante des faisceaux de rayons. La satisfaction de la tâche comblée, du devoir rempli, ne compte plus. Les "galettes" ont du brillant. Les passants, au sortir de l'école se détournent, les camarades auront des yeux tout d'envie. C'est la force et le prestige d'un bout de ruban sur une poitrine d'homme comme sur le revers d'uniforme des bruyants potaches.

La fête de Roma

A cinq heures, tout encore vaiguant des chauds rayons d'un vigoureux soleil, le Montréal ne s'ennuie pas. C'est la minute de détente, la pleine détente. Le rire éclate aux lèvres des passantes, et les hommes, dégagés du fatras des affaires, font du moulinet sur les trottoirs. L'oubli de la pression des choses descend sur tous ces êtres. Tout à l'heure, il y a une minute, les lourds camions roulaient sous vent cahin-caha dans une filière de voitures et le bruit de la foule houleuse et précipitée disait les mille préoccupations des choses qui veulent vivre. Rien n'y reste; la minute insouciance se prolonge avec la même tranquillité. Les restaurants regorgent et autour des gurgidons de zinc, les coupes se pressent.

La voix du petit camelot, seule, à des notes fausses. Sa "journée", à lui, débute avec le presque déclin du jour. Semeur inconscient des opinions publiques, on dirait tout de même que ce jour-là, Roma sait quelque chose de son rôle. Mardi, il a eu quinze ans. Sa carrière est déjà longue, malgré ça, car Roma, pour un moineau, a fait de son service. Le nom de ses parents, il l'ignore. Plus guex que les héros de Richepin, il n'a que trois choses dont le socialisme ne peut lui voler l'usufruit: le grand soleil des caucules, le froid piquant et la pluie chatouilleuse ou méchante. Flair de pavé, modeste comme la cameline, mais comme elle résistante, la poussière des rues ne le fane pas. Paré au tenor dont la voix est coquette, Roma ne vient pas altérer sa voix. Elle a parfois le grincement de la ferraille, mais qu'importe, les yeux pochés de fatigue, loqueteux, débraillé, il entonne.

Les taquineries des passants ne l'occupent pas, leur indifférence précieuse ne l'intimide. Il ne guette que les pièces brunes. Longtemps encore, il tendra la main et quand il faudra claquer, trop fier de sa tâche pour vendre mal sa charge, l'âme en deuil, il quittera le coin où la vie, en un rouleau varié, avait passé devant ses jeunes yeux, avec son éclat et ses ombres.

ROGER-BON-TEMPS.

LA PART DU CANADA

Les pertes du Canada sur les champs de bataille européens sont déjà aussi considérables que celles de la Grande-Bretagne, il y a un siècle, à Waterloo. Elles dépassent celles du Royaume-Uni pendant pendant toute la campagne de Crimée", disait, l'autre jour, à l'anniversaire de Waterloo, le général Hughes, notre ministre de la Milice.

On peut être tenté de voir en ces paroles un certain vantardise déplacée, — si tant est que la vantardise puisse quelquefois ne pas être déplacée.

Tout de même, les chiffres des pertes canadiennes, comparées à celles de la Grande-Bretagne, pendant la campagne anglo-franco-russe contre la Russie, en 1854, accusent que notre effort militaire, en 1914-1915, est plus considérable que celui de la Grande-Bretagne contre le colosse russe, il y a 60 ans.

Pendant la guerre de Crimée, la Grande-Bretagne envoya des effectifs d'un total de 55,530 hommes au front. Elle y perdit, en morts et en blessés, 570 officiers et 13,300 hommes.

Depuis le commencement de la guerre présente, le Canada a envoyé outremer 75,000 hommes. A l'heure présente, le War Office a déjà rapporté des pertes canadiennes, en morts et blessés, de 9,000 hommes, et, dit une dépêche d'Ottawa à la Gazette (21 juin), "on croit que, sous peu, les pertes canadiennes atteindront le nombre de 15,000, chiffre égal aux pertes de l'Angleterre à Waterloo, et qui dépasse celles qu'elle subit pendant la campagne de Crimée".

La Grande-Bretagne avait, lors de Waterloo, une population au moins triple de celle du Canada à l'heure présente, et, lors de la campagne de Crimée, au moins quatre fois plus grande que celle de notre pays. Elle était autrement plus riche, alors, qu'il l'est aujourd'hui.

Comme on le voit, l'effort canadien actuel, toutes proportions gardées, est trois ou quatre fois plus grand que celui de la Grande-Bretagne pendant la campagne de 1814 et celle de 1852. Et nous n'avons qu'une infime proportion des ressources de ce pays à ces deux époques.

Les jingoes qui crient que nous ne faisons pas autant que nous devrions faire envers la Grande-Bretagne semblent oublier ces détails. Qu'ils établissent la comparaison et ils verront que, vu notre état de fortune et notre faible population, elle est tout à notre avantage.

A. V.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Jedi, c'était la S.-Jean-Baptiste. A cette occasion, plusieurs de nos compatriotes portaient les couleurs nationales ou le carton tricolore du Denier National. Et c'était très bien.

Bon nombre, rencontrés dans les rues, n'affichaient pas leur cocarde. Ils allaient, à mains dans les poches, avec de faux airs d'étrangers à la race. Au passage, ils refaisaient le bout de ruban ou la carte tricolore.

Avaient-ils honte, s'ils portaient les couleurs nationales, de passer pour des Canadiens-français ?

Mettez son drapeau en poche n'est jamais honorable. L'y enfouir, ou le jeter, en ces temps de lutte, l'est moins que jamais.

Il ne faut pas rougir d'être Canadien-français et de le montrer. Et il faudrait répondre à l'endroit de ceux qui le font timidement, la belle leçon de Monseigneur Langevin au petit écolier pusillanime, leur relever la tête, leur redresser l'échine et leur faire crier fièrement, s'ils le peuvent encore : "Je suis Canadien-français !"

S'ils ne peuvent profiter de cette leçon, il vaut mieux les abandonner le long de la route.

Notre race a ses défauts, certes, mais elle est tout aussi honorable que n'importe quelle autre. Aussi, sans vaine jactance, convient-il d'affirmer qu'on en est, quand l'occasion s'en présente.

Et elle se présentait jedi.

P. L.

IL Y A DE QUOI

La Presse avait, l'autre jour (21 juin, page 1) une manchette amusante.

REQUETE ET RANGON EN COUR. GOSSELIN, CONDAMNÉ A MORT, PUIS GRACIE, POURSUIVI EN REPARATION DE CORPS", disait le journal jaune.

Certes, la requête est étrange. Voilà un homme poursuivi en "réparation" de corps.

Cela n'arrive pas tous les jours. La Presse a bien fait de signaler cet incident extraordinaire.

On dira maintenant que les journaux jaunes n'ont rien de bon. Ils sont amusants, parfois.

QUESTIONS ECONOMIQUES

Les chemins de fer dans l'Ouest

"Nous voulons de nouveaux chemins de fer, dit un journal de l'Ouest; l'optimisme ne renaitra jamais dans l'Ouest tant que le gouvernement fédéral n'en aura pas construit."

Dans le vocabulaire de la spéculation de la haute pègre comme de la basse, optimisme veut dire aptitude à croire ou à faire croire aux autres que des terres situées sur les confins du monde civilisé ont autant de valeur que la propriété immobilière en pleine ville de Montréal. Les trois provinces de la Prairie et la Colombie-Anglaise ont contracté indirectement une dette gigantesque en garantissant des obligations de chemins de fer, pendant que le gouvernement fédéral vient d'être obligé de prendre à sa charge le Transcontinental qui, avec la section du lac Supérieur à 2,000 milles de parcours et à coûté dans les 820,000,000. Il a été entrepris la construction d'un chemin de fer de la baie d'udson qui arrivera peut-être à payer le grassement de ses routes en détournant le trafic du Transcontinental et des autres chemins de fer canadiens; quel'un de ces jours, il lui faudra, en outre aider encore le Canadian Northern, ou peut-être assumer l'exploitation de ce grand réseau. Des faits de ce genre impressionnent un homme de l'Est; mais l'optimisme de Westerner n'est jamais aussi à l'aise que quand il parle de jeter l'argent par les fenêtres, pourvu, bien entendu, que ce soit l'argent des autres.

A l'heure actuelle, cependant, il serait difficile pour le gouvernement d'emprunter pour la construction de nouveaux chemins de fer, même s'il était disposé à le faire. Sous ce rapport nous ne sommes pas tellement portés à nous en vanter. Le "Railway Age Gazette" dit que présentement un huitième du réseau américain, soit environ 3,500 milles, est aux mains des liquidateurs. La valeur au pair des garanties de ces lignes dépasse 1,800 millions de dollars, soit plus de quatre fois la dette nationale du Dominion. Pendant ce temps-là, le capitaliste anglais en a assez de lever des fonds pour la guerre et les alliés de l'Angleterre.

A tout événement, il ne doit être que médiocrement disposé à prêter de l'argent pour nos chemins de fer de l'Etat. Notre expérience dans ce domaine n'est pas encourageante. Il est peut-être vrai que le gouvernement peut se procurer pour eux de l'argent à meilleur compte qu'une compagnie privée, mais il est également certain qu'une compagnie est moins extravagante et plus pratique. Le Transcontinental est un monument de plus élevé aux méthodes de gaspillage officiel en matière de construction de chemin de fer; et on peut être sûr que, quelle que soit la vigilance de MM. Cochrane et Gulejus dans l'exploitation de cette ligne, les résultats n'en seront pas meilleurs que ceux d'une exploitation privée.

En Australie, les chemins de fer de l'Etat souffrent de l'insuffisance des récoltes et de la dépression des affaires; mais au lieu de pratiquer l'économie, les ministres responsables ont été forcés de pousser la construction de tronçons inutiles afin de donner du travail aux ouvriers sans emploi. Il y a quelques années, au cours d'une déposition devant la commission du service civil d'Ottawa, M. Collingwood Schreiber, l'ingénieur bien connu, qui a longtemps administré l'Intercolonial, disait: "Il est, je crois, malheureux que l'esprit public soit imbu de l'idée qu'on a le droit de tout attendre du gouvernement." Et il citait le cas d'un particulier à qui le gouvernement avait offert \$5 pour un morceau de terre couvert de broussailles, mais qui en demandait \$70,000; en mettant sa réclamation dans les mains des politiciens, il obtint \$10,000. Quelque soit le parti au pouvoir, la pratique "qui consiste à exiger le plus possible du gouvernement est toujours florissante et l'opinion publique la condamne rarement, sauf dans les cas particulièrement flagrants, comme celui qui fait le sujet d'une enquête à Winnipeg.

Les techniciens impartiaux disent que le réseau des chemins de fer de l'Ouest est si déficitaire, qu'il est même surabondant en attendant que la marée de l'immigration soit revenue au point où elle était avant la guerre. En tout cas, il est à peu près temps pour l'Ouest de laisser reposer un peu l'optimisme, l'art de se tromper soi-même et de tromper les autres, et de passer de la construction, qui est une autre forme d'emprunt, à la production. Les récoltes ont bonne apparence et les prix sont élevés. Le gouvernement a dépensé environ \$12,000,000 au soulagement des colons atteints par la sécheresse de l'an dernier et la superficie des terres en culture a augmenté dans une proportion considérable. Aucun pays du monde n'a de plus brillantes perspectives, mais il sera toujours temps de constater que les réserves de minerai, si quand le besoin s'en fera sentir.

Gisements de fer de Pontiac

Il y a quelques années, la rumeur a couru qu'il n'y avait pas de gisements importants de minerais de fer aux environs d'Ottawa, ou près de la chute des Chats, située entre le lac des Chats à environ vingt-six milles à l'ouest de la ville d'Ottawa. Cette rumeur négative fit échouer le projet de l'établissement d'un grand usine de réduction électrique dans le voisinage des rapides, et le département des mines d'Ottawa fut prié de faire examiner systématiquement le meilleur terrain à minerai de fer de la région, c'est-à-dire la mine Bristol. Le Dr Eugène Hazael, directeur des mines, fut chargé de ce travail et son rapport fut publié en 1910; mais la version française vient seulement d'être imprimée.

Les premiers travaux faits dans cette mine remontent à l'hiver de 1872-73, alors que les levés topographiques de la partie nord furent exécutés. Une carte magnéto-métrique fut dessinée sur une échelle de 2000 pieds au pouce, faisant voir l'intensité verticale des différents gîtes de minerais, les affleurements

du minéral de fer avec les roches associées. Au moyen d'observations magnétiques les aires des différents gîtes de minerais ont été approximativement indiquées sur la carte de la mine.

Cette mine est située dans la moitié nord du lot 21, rang II, canton de Bristol, comté de Pontiac, Québec, à environ 4,8 milles au nord-ouest du rapide des Chats. Un chemin de fer à voie normale, aujourd'hui fort délabré, relie la mine à la station de Wyman, sur l'embranchement Ottawa-Waltham du chemin de fer Canadien du Pacifique, et la distance de Wyman-Station à la mine est de quatre milles et quart.

Pendant l'hiver de 1872-3, les moitiés nord des lots 21 et 22 furent louées à un syndicat américain qui y pratiqua des excavations; mais aucun minéral n'a été expédié et au bout de quelques années, on laissa expirer le bail. En 1883, la mine fut louée à un autre syndicat qui entreprit des travaux d'exploitation dans l'automne de 1884. Ces travaux cependant se bornèrent au lot 21 et au principalement au No 1. On installa un compresseur et un appareil d'extraction et les ateliers nécessaires furent construits. Etant donné que le minéral contenait beaucoup de pyrite de fer, on construisit deux fours à calciner et le minéral fut broyé et calciné avant d'être expédié. Les travaux se poursuivirent avec quelques interruptions jusqu'en 1894, alors que la mine fut fermée. Depuis, rien n'a été fait en vue de la reprise des travaux et à l'époque de l'inspection du Dr Haanel, les excavations étaient remplies d'eau.

Au point de vue géologique, dit le rapport, cette zone présente une série de schistes et gneiss du Keewatin associés avec du calcaire cristallin et pénétrés par des granites. Les gisements de magnétite apparaissent dans des couches et poches irrégulières, en stratifications horizontales, mica calcaire et chlorite schistes. Ces schistes sont surmontés par des micaschistes éminemment siliceux suivis par des gneiss. L'allure de ces roches stratifiées varie de N. 70° O. à N. 42° O., avec un plongement vers le nord oscillant entre 89° et 35°. Les gîtes de minerais, de même que les schistes et gneiss sont souvent recouverts par des granites basiques qui ont souvent une structure pegmatitique prononcée. Le minéral se compose de magnétite, laquelle dans certaines parties du terrain contient une bonne quantité d'hématite.

Il y a associés avec la magnétite, des matières amphiboliques, mica-cées et chloriteuses que l'on trouve distribuées dans la magnétite ou en stratifications avec celle-ci; et en certains endroits, il semble exister une gradation entre la magnétite et ces minéraux de gangue associés. On aperçoit souvent des pyrites de fer disséminées en petits lambeaux à travers le minéral.

Les quelques affleurements disponibles étant trop décomposés et rouillés pour fournir de bonnes informations quant à la qualité du minéral, le Dr Haanel a pris des échantillons moyens de cinq des plus grosses piles de minerais de la mine, chacun des échantillons pesant environ 100 livres.

Les cinq analyses décèlent une teneur en fer métallique oscillant entre 53.74 et 58.18 pour cent, ou une moyenne de 55.84 pour cent. La teneur en phosphore est très peu de chose: une moyenne de 0.005; le soufre est en grande quantité, oscillant entre 2.92 et 1.48 pour cent, et quant au titane sa quantité est insignifiante.

Voici les conclusions du rapport: "La magnétite se présente en couches parallèles et en massifs de forme lenticulaires le long des plans de stratification de schistes amphiboliques et mica-cés. La magnétite paraît être très intimement associée avec ces minéraux de gangue. L'on voit même par endroits des gradations complètes entre des masses de magnétite et ces roches. Il y a aussi de nombreuses intrusions de granite dans les couches ferrifères qui semblent avoir beaucoup influé sur l'extension horizontale des gisements de même que sur leur profondeur, les coupant par masses irrégulières et rendant incertaine leur profondeur. Si l'on en juge par les courbes magnétiques irrégulières et les nombreux affleurements de granite, il semble que ce soit précisément ce qui arrive autour du puits No 1.

"Il est évident que c'est dû à grande partie aux irrégularités de ces gîtes de minerais si les travaux exécutés il y a quelques années n'ont pas été profitables de même qu'aux méthodes d'extraction trop primitives et à la trop grande distance pour le transport sur rails depuis la mine jusqu'à Philadelphie, E.-U. d'A., où l'on dit que le minéral était expédié.

"D'autre part la présente investigation indique le lot 22 et la partie du lot 21 renferme des gisements qui promettent bien. Le plus important est sur le lot 22, dont l'étendue approximative a été estimée 90,000 pieds carrés. Ce gisement étant pratiquement tout recouvert d'une épaisse couche de limon et, étant donnée l'association intime de la magnétite avec les roches schisteuses dans les autres parties du terrain, il est évident que l'on ne peut rien attendre de définitif quant au tonnage de minéral de fer contenu dans ce gisement; mais en autant qu'on peut actuellement juger d'après l'attraction magnétique qui est forte et régulière, il y a tout lieu de croire que le gisement est d'une importance considérable. Afin de vérifier la nature précise et la quantité des réserves de minerai, il faudra des travaux de développement systématiques sous forme de forages au diamant."

DORVAL.

PARC SOHMER

Les changements de programme se font toujours le dimanche et celui de la semaine prochaine qui est extraordinaire intéressant se compose, comme suit, les quatre frères Koch, des équilibristes merveilleux sur échelles volantes, arrivent précisément d'Europe; Fred, Saint-Onge et

CARTES PROFESSIONNELLES

Dr Arthur Beauchamp CHIRURGIEN-DENTISTE 165 Rue St-Denis 4 Portes de l'Université Tél. Bell Est 3549

Docteur A. DESJARDINS Ancien moniteur de l'Hôtel-Dieu de Paris Maladie des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge 523 Rue ST-DENIS (En face du carré Saint-Louis.)

Dr M. LEMOYNE 257 SHERBROOKE EST (Près Saint-Denis) Maladies de yeux, oreilles, nez, gorge, larynx. Tél. Est 4550.

L'AMBITION DE M. LESPERANCE SERA-T-IL PRESIDENT DE LA COMMISSION DU HAVRE DE QUEBEC? (Spécial au Nationaliste) Québec, 26. — Malgré les dénégations autorisées ou non de l'Événement, l'on répète et l'on affirme dans les groupes bien informés que M. Lesperance, député de Montigny, non seulement désire mais sollicite la position de président de la Commission du Havre de Québec. L'on ajoute qu'elle lui a été promise tout récemment encore.

La chose devait se faire, paraît-il, au moment même où M. Lesperance se défendait le plus énergiquement d'y penser, lorsque surgit la candidature de M. J. G. Scott à la même place. Peu après, M. Price annonça qu'il consentait à demeurer en fonctions pour quelques mois encore, après avoir déclaré que sa décision de se retirer était irrévocable.

Que s'était-il passé? Les faits suivants sont-ils la vraie réponse à cette question?

Pour une raison ou l'autre, M. Price, président de la Commission du Havre, et M. Noël Renaud, secrétaire de cette Commission ne se sont jamais bien entendus. Plusieurs fois, M. Price a suggéré à M. Renaud de donner sa démission. M. Renaud refusant, M. Price a fini par lui demander par écrit. Nouveau refus de M. Renaud qui, voyant le coup venir, s'adressa à quelques amis pour obtenir protection. Sur quoi M. Price suspendit d'abord M. Renaud et envoya ensuite la démission à Ottawa. Les choses en restèrent là quelque temps, M. Renaud demandant une enquête, et M. Price déclarant sa décision irrévocable. Puis, M. Price consentit à rester quelques mois encore, et l'on apprit aussitôt que M. Renaud était bel et bien définitivement mis dehors, et sans enquête.

C'est l'ingénieur, M. Boswell, qui agit depuis comme secrétaire. De sorte que la commission du Havre de Québec, quant au personnel intérieur, est plus anglaise que jamais. Président anglais, avocat anglais, ingénieur anglais, secrétaire anglais!

Maintenant, qu'est-ce qui empêche la nomination de M. Lesperance? Est-ce que M. Price, satisfait, a retrouvé le temps de s'occuper des affaires de la Commission?

L'OEUVRE DES SOLDATS FRANÇAIS

"Ou serions-nous, sans l'indescriptible vaillance des soldats français depuis six semaines?" demandait, la semaine dernière, en plein parlement anglais, un officier de l'armée britannique, le capitaine Guest, attaché à l'état-major du général French. (Voir journaux du 25 juin.)

"Ou en serions-nous?" dit-il, laissant voir que, sans l'engagement des troupes allemandes par les polonais français, l'armée anglaise dans les Flandres aurait été débordée sur maints points.

Les soldats français, de leur côté, reconnaissent l'aide que leur donnent leurs camarades anglais. Mais, de ce côté-ci de l'Atlantique, dans nos feuilles anglaises, on ne tient pas assez compte des faits d'armes des Français et on est trop porté à attribuer les succès partiels des Flandres à l'armée de French.

Il est bon de se rappeler cette exclamation du capitaine Guest en pléines Communes de Westminster: "Ou en serions-nous?" dit-il, laissant voir que, sans l'engagement des troupes françaises depuis six semaines?"

Voilà une mise au point désintéressée et qui vaut d'être soulignée.

sa troupe de bicyclistes archi-comiques et acrobates; Elmel May Barker, une violoniste qu'on proclame à bon droit la rivale du fameux Kubelick; les deux Morellis, des jongleurs dont les tours sont tout à fait nouveaux et extraordinaires et les Henderson, des chanteurs et danseurs comiques à très grand succès. Puis il y aura la musique de M. Vandermerschen, dont les programmes sont toujours heureusement choisis. Il y aura aussi les concerts sur la terrasse, la promenade, l'illumination, les soirs de gala du mercredi et du vendredi, et toutes les attractions à côté. Si l'on peut trouver mieux à des prix aussi populaires, qu'on le dise.

Un grand nombre d'artistes étrangers sont arrivés d'Europe en Amérique à cause de la guerre, et la direction du parc Sohmer a décidé de profiter du grand choix que lui offre actuellement le marché aux attractions. On peut donc dire que la saison estivale sera plus brillante qu'elle ne l'a été depuis nombre d'années et que le parc Sohmer sera encore le meilleur endroit d'amusement en plein air de la métropole de Québec.

NOS DENTS sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé) 162 rue S-Denis, Montréal.

AVOCATS PATTERSON & LAVERY AVOCATS-PROCEUREURS Suite 111, 180 Saint-Jacques Tél. Bell Main 3960. Cable Wilpon. W. Patterson, C. R. Salluste Lavery, B.C.L. M. Lavery a son bureau le soir: 1, Saint-Thomas, Longueuil.

NOTAIRES Léandre Bélanger, ex-président de la Chambre des Notaires pour la Province de Québec. Adrien Bélanger, L. L. L.

Bélanger & Bélanger, NOTAIRES & COMPTABLES No 30, RUE ST-JACQUES. Édifice "Trust & Loan" Argent à Prêter. MONTREAL. Tel. Bell Main 1859

CARTES D'AFFAIRES I. L. LAFLEUR LIMITEE Importateurs de Quincailleries, Peintures, Vitres, Vernis, Bois, Charbon, Foin, Grains, Ciment, Sable, Briques. Fournitures générales pour aqueduc, tel que tuyaux, valves, etc. Agent pour bateau d'acier "Mullins". Moteurs à gazoline stationnaires et pour marine. 362-366 NOTRE - DAME OUEST 43 à 57 rue Dupré, Montréal MAIN 6707 - 6708 Succursale Notre-Dame de Grâce Tél. Westmount 2810

REPARATIONS DE MEUBLES DE TOUTS GENRES Meubles rebourrés avec soie. Matelas refaits, mis à neuf pour \$1.00.—Plumes désinfectées. TURCOT & LEBLANC 709 Lafontaine.—T. Est 5898

ANTIKOR-LAURENCE CURE RADICALE DES CORPS SANS EFFET CASIERS SOUS LEUR EN VENTE PARTOUT 25¢ FRANCO PAR LA POSTE. A.J. LAURENCE, MONTREAL.

LES LABOURS DE JUILLET Un relevé du "New-York Journal of Commerce and Commercial Bulletin" renseigne que, au cours de juillet, une somme de 270 millions \$84,613 sera distribuée aux capitalistes, chiffres représentant le service des dividendes et des coupons des compagnies de chemins de fer, industries, d'entreprises de traction urbaines, de banques et de compagnies fiduciaires, de Fonds d'Etat et d'obligations Ville de New-York. On peut rapprocher ces chiffres des 264 millions \$385,780 versées pour la même période de l'année dernière.

Pour tous les goûts Pour \$1.00, vous pouvez assurer la fondation d'un lit, à perpétuité; pour \$100 acquérir le titre de gouverneur; pour \$50 acquérir le mobilier d'une chambre privée; pour \$25 assurer l'entretien d'un lit pendant un an; pour \$10 solder la pension d'un enfant pendant un mois; pour \$5 assurer du lait à un bébé pendant le même temps. Pour \$1,000, \$5, \$1 ou moins, vous pouvez aider à protéger les petits contre la maladie et la mort, vous accédez leur reconnaissance et celle des directrices de l'Hôpital Sainte-Justine. Envoyer les souscriptions à Mlle E. Rolland, trésorière de l'Hôpital, 1879, rue S.-Denis, en ville.

Feuilleton du NATIONALISTE

No 6

(Suite)

ALLEMANDS

CONTRE

FRANÇAIS

# Les 500 millions DE LA BÉGUM

— PAR —

JULES VERNE

Reproduit avec l'autorisation de la Société des Gens de Lettres de Paris.

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le docteur français Sarrasin et le professeur allemand Schultze se partagent l'héritage gigantesque de la Bégum, princesse hindoue. Schultze fonde la ville de l'acier, Sarrasin, la ville modèle France-Ville. Bruckmann, un jeune ingénieur alsacien ami de Sarrasin, s'introduit chez Schultze et y voit d'énormes canons qui doivent détruire France-Ville, soudainement. Il s'évade et prévient France-Ville du danger. France-Ville y échappe, grâce à une erreur de calculs de Schultze, qui semble disparaître, à la suite de cet échec.

## 33

stait ne manqueraient pas d'établir. Mais rien de tout cela n'était pour faire reculer Marcel. Voyant Octave refait et reposé, Marcel se dirigea avec lui vers le bout de la rue qui formait l'axe du secteur, jusqu'au pied de la grande muraille en pierre de taille.

— Que dirais-tu d'un boyau de mine là-dedans? demanda-t-il.

— Ce sera dur, mais nous ne sommes pas des faibles! répondit Octave, prêt à tout tenter. Le travail commença. Il fallut déchausser la base de la muraille, introduire un levier dans l'interstice de deux pierres, en détacher une, et enfin, à l'aide d'un foret, opérer la percée de plusieurs petits boyaux parallèles. A dix heures tout était terminé, les saucissons de dynamite étaient en place, et la mèche fut allumée.

Marcel savait qu'elle durerait cinq minutes, et comme il avait remarqué que la can... située dans un sous-sol, formait une cave voûtée, il vint s'y réfugier avec Octave.

Tout à coup, l'édifice et la cave même furent secoués comme par l'effet d'un tremblement de terre. Une détonation formidable, pareille à celle de trois ou quatre batteries de canon tonnant à la fois, déchira les airs, suivant de près la secousse. Puis, après deux à trois secondes, une avalanche de débris projetés de tous les côtés retomba sur le sol.

Ce fut, pendant quelques instants, un roulement continu de toits s'effondrant, de poutres craquant, de murs s'écroulant, au milieu des cascades claires des vitres cassées.

Enfin, cet horrible vacarme prit fin. Octave et Marcel quittèrent alors leur retraite.

Si habitué qu'il fût aux prodigieux effets des substances explosives, Marcel fut émerveillé des résultats qu'il constata. La moitié du secteur avait sauté, et les murs démantelés de tous les ateliers voisins du Bloc Central ressemblaient à ceux d'une ville bombardée. De toutes parts

Les fonctionnaires les plus élevés de l'usine n'auraient jamais songé seulement à sortir de leurs attributions régulières. Investis en face de leurs subordonnés d'un pouvoir presque absolu, ils étaient chacun, vis-à-vis de Herr Schultze, — et même vis-à-vis de son souvenir, — comme autant d'instruments sans autorité, sans initiative, sans voix au chapitre. Chacun s'était donc cantonné dans la responsabilité étroite de son mandat, avait attendu, temporisé, "vu venir" les événements.

A la fin, les événements étaient venus. Cette situation singulière s'était prolongée jusqu'au moment où les principales maisons intéressées, subitement saisies d'alarme, avaient télégraphié, sollicité une réponse, réclamé, protesté, enfin pris leurs précautions légales. Il avait fallu du temps pour en arriver là. On ne se décida pas aisément à soupçonner une prospérité si notoire de n'avoir que des pieds d'argile. Mais le fait était maintenant patent: Herr Schultze s'était dérobé à ses créanciers.

C'est tout ce que les reporters purent arriver à savoir. Le célèbre Meiklejohn lui-même, illustre pour avoir réussi à soustraire des aveux politiques au président Grant, l'homme le plus taciturne de son siècle, l'infatigable Blunderbuss, fameux pour avoir le premier, lui simple correspondant du "World" annoncé au czar la grosse nouvelle de la capitulation de Plevna, ces grands hommes du reportage n'avaient pas été cette fois plus heureux que leurs confrères. Ils étaient obligés de s'avouer à eux-mêmes que la "Tribune" et le "World" ne pourraient encore donner le dernier mot de la faillite Schultze.

Ce qui faisait de ce sinistre industriel un événement presque unique, c'était cette situation bizarre de Stahlstadt, cet état de vie indépendante et isolée qui ne permettait aucune enquête régulière et légale. La signature de Herr Schult-

ze était, il est vrai, protestés à New-York, et ses créanciers avaient toute raison de penser que l'actif représenté par l'usine pouvait suffire dans une certaine mesure à les indemniser. Mais à quel tribunal s'adresser pour en obtenir la saisie ou la mise sous séquestre? Stahlstadt était restée un territoire spécial, non classé encore, ou tout appartenait à Herr Schultze. Si seulement il avait laissé un représentant, un conseil d'administration, un substitut! Mais rien, pas même un tribunal, pas même un conseil judiciaire! Il était à lui seul le roi, le grand juge, le général en chef, le notaire, l'avoué, le tribunal de commerce de sa ville. Il avait réalisé en sa personne l'idéal de la centralisation. Aussi, lui absent, on se trouvait en face du néant pur et simple, et tout cet édifice formidable s'écroulait comme un château de cartes.

En toute autre situation, les créanciers auraient pu former un syndicat, se substituer à Herr Schultze, étendre la main sur son actif, s'emparer de la direction des affaires. Selon toute apparence, ils auraient reconnu qu'il ne manquait, pour faire fonctionner la machine, qu'un peu d'argent peut-être et un pouvoir régulateur.

Mais rien de tout cela n'était possible. L'instrument légal faisait défaut pour opérer cette substitution. On se trouvait arrêté par une barrière morale, plus infranchissable, s'il est possible, que les circonvallations élevées autour de la Cité de l'Acier. Les infortunés créanciers voyaient le gage de leur créance, et ils se trouvaient dans l'impossibilité de le saisir.

Tout ce qu'ils purent faire fut de se réunir en assemblée générale, de se concerter et d'adresser une requête au Congrès pour lui demander de prendre leur cause en main, d'épouser les intérêts de ses nationaux, de prononcer l'annexion de Stahlstadt au territoire américain et de faire rentrer ainsi cette création monstrueuse dans le droit commun de la civilisation. Plusieurs membres du Congrès étaient

personnellement intéressés dans l'affaire; la requête par plus d'un côté, séduisait le caractère américain, et il y avait lieu de penser qu'elle serait couronnée d'un plein succès. Malheureusement, le Congrès n'était pas en session, et de longs délais étaient à redouter avant que l'affaire pût lui être soumise.

En attendant ce moment, rien n'allait plus à Stahlstadt, et les fourneaux s'éteignaient un à un.

Aussi la consternation était-elle profonde dans cette population de dix mille familles qui vivaient de l'usine. Mais que faire? Continuer le travail sur la foi d'un salaire qui mettrait six mois à venir, ou qui ne viendrait pas du tout? Personne n'en était d'avis. Quel travail, d'ailleurs? La source des commandes s'était tarie en même temps que les autres. Tous les clients de Herr Schultze attendaient, pour reprendre leurs relations, la solution légale. Les chefs de section, ingénieurs, contre-maitres, privés d'ordres, ne pouvaient agir.

Il y eut des réunions, des meetings, des discours, des projets. Il n'y eut pas de plan arrêté, parce qu'il n'y en avait pas de possible. Le chômage entraîna bientôt avec lui son cortège de misères, de désespoirs et de vices. L'atelier vide, le cabaret se remplissait. Pour chaque cheminée qui avait cessé de fumer à l'usine, on vit naître un cabaret dans les villages d'alentour.

Les plus sages des ouvriers, les plus avisés, ceux qui avaient su prévoir les jours difficiles, épargner une réserve, se hâtèrent de fuir avec armes et bagages, — les outils, la literie, chère au cœur de la ménagère, et les enfants joufflus, ravés par le spectacle du monde qui se révélait à eux par la portière du wagon. Ils partirent, ceux-là, s'éparpillèrent aux quatre coins de l'horizon, eurent bientôt retrouvé, l'un à l'est, celui-ci au sud, celui-là au nord, une autre usine, une autre enclume, un autre foyer...

Mais pour un, pour dix qui pouvaient réaliser ce rêve, combien en était-il que la misère

clouait à la gêne! Ceux-là restèrent, l'oeil cave et le cœur navré!

Ils restèrent, vendant leurs pauvres hardes à cette nuée d'oiseaux de proie à la face humaine qui s'abat d'instinct sur tous les grands désastres, acculés en quelques jours aux expédients suprêmes, bientôt privés de crédit comme de salaire, d'espoir comme de travail, et voyant s'allonger devant eux, noir comme l'hiver qui allait s'ouvrir, un avenir de misère!

## CHAPITRE XVI

## DEUX FRANÇAIS CONTRE UNE VILLE

Lorsque la nouvelle de la disparition de Schultze arriva à France-Ville, le premier mot de Marcel avait été:

"Si ce n'était qu'une ruse de guerre?"

Sans doute, à la réflexion, il s'était bien dit que les résultats d'une telle ruse eussent été si graves pour Stahlstadt, qu'en bonne logique l'hypothèse était inadmissible. Mais il s'était dit encore que la haine ne raisonne pas, et que la haine exaspérée d'un homme tel que Herr Schultze devait, à un moment donné, le rendre capable de tout sacrifier à sa passion. Quoi qu'il en pût être, cependant, il fallait rester sur le qui-vive.

A sa requête, le Conseil de défense rédigea immédiatement une proclamation pour exhorter les habitants à se tenir en garde contre les fausses nouvelles semées par l'ennemi dans le but d'endormir sa vigilance.

Les travaux et les exercices, poussés avec plus d'ardeur que jamais, accentuèrent la réplique que France-Ville jugea convenable d'adresser à ce qui pouvait à toute force n'être qu'une manœuvre de Herr Schultze. Mais les détails, vrais ou faux, apportés par les journaux de San Francisco, de Chicago et de New-York, les conséquences financières et commerciales de la catastrophe de Stahlstadt, tout cet ensemble de

les décombres amoncelés, les éclats de verres et les plâtres couvrant le sol, tandis que des nuages de poussière, retombant lentement du ciel où l'explosion les avait projetés, s'élevaient comme une neige sur toutes ces ruines.

Marcel et Octave coururent à la muraille intérieure. Elle était détruite aussi sur une largeur de quinze à vingt mètres, et, de l'autre côté de la brèche, l'ex-dessinateur du Bloc Central aperçut la cour, à lui bien connue, où il avait passé tant d'heures monotones.

Du moment où cette cour n'était plus gardée, la grille de fer qui l'entourait n'était pas infranchissable... Elle fut bientôt franchie.

Partout le même silence. Marcel passa en revue les ateliers où jadis ses camarades admiraient ses épreuves. Dans un coin, il retrouva, à demi ébauché sur sa planche, le dessin de machine à vapeur qu'il avait commencé, lorsqu'un ordre de Herr Schultze l'avait appelé au parc. Au salon de lecture, il revit les journaux et les livres familiers.

Toutes ces choses avaient gardé la physionomie d'un mouvement suspendu, d'une vie interrompue brusquement.

Les deux jeunes gens arrivèrent à la limite intérieure du Bloc Central et se trouvèrent bientôt au pied de la muraille qui devait, dans la pensée de Marcel, les séparer du parc.

— Est-ce qu'il va falloir encore faire danser ces moellons-là? lui demanda Octave.

— Peut-être... mais, pour entrer, nous pourrions d'abord chercher une porte qu'une simple fusée enverrait en l'air.

Tous deux se mirent à tourner autour du parc en longeant la muraille. De temps à autre, ils étaient obligés de faire un détour, de doubler un corps de bâtiments qui s'en détachait comme un éperon, ou d'escalader une grille. Mais ils ne la perdaient jamais de vue, et ils furent bientôt récompensés de leurs peines. Une petite porte, basse et louche, qui interrompait le muraillement, leur apparut.

En deux minutes, Octave eut percé un trou de vrille à travers les planches de chêne. Marcel, appliquant aussitôt son oeil à cette ouverture, reconnut, à sa vive satisfaction, que, de l'autre côté, s'étendait le parc tropical avec sa verdure éternelle et sa température de printemps.

— Encore une porte à faire sauter, et nous voilà dans la place! dit-il à son compagnon.

— Une fusée pour ce caré de bois, répondit Octave, ce serait trop d'honneur!

Et il commença d'attaquer la poterne à grands coups de pic.

Il avait à peine ébranlé, qu'on entendit une serrure intérieure grincer sous l'effort d'un clé, et deux verrous glisser dans leurs gorges.

La porte s'entrouvrit, retenue en dedans par une grosse chaîne.

— Wer da? (Qui va là?) dit une voix rauque.

## CHAPITRE XVII

## EXPLICATIONS A COUPS DE FUSIL

Les deux jeunes gens ne s'attendaient à rien moins qu'à une pareille question. Ils en furent plus surpris véritablement qu'ils ne l'auraient été d'un coup de fusil.

De toutes les hypothèses que Marcel avait imaginées au sujet de cette ville en léthargie, la seule qui ne se fût pas présentée à son esprit, était celle-ci: un être vivant lui demandant tranquillement compte de sa visite. Son entreprise, presque légitime, si l'on admettait que Stahlstadt fût complètement déserte, revêtait une tout autre physionomie, du moment où la cité possédait encore des habitants. Ce qui n'était, dans le premier cas, qu'une sorte d'enquête archéologique, devenait, dans le second, une attaque à main armée avec effraction.

Toutes ces idées se présentèrent à l'esprit de Marcel avec tant de force, qu'il resta d'abord comme frappé de mutisme.

— Wer da? répéta la voix, avec un peu d'im-

patience.

L'impatience n'était évidemment pas tout à fait déplacée. Franchir pour arriver à cette porte des obstacles si variés, escalader des murailles et faire sauter des quartiers de ville, tout cela pour n'avoir rien à répondre lorsqu'on vous demande simplement: Qui va là? cela ne laissait pas d'être surprenant.

Une demi-minute suffit à Marcel pour se rendre compte de la fausseté de sa position, et aussitôt, s'exprimant en allemand:

— Ami ou ennemi à votre gré! répondit-il. Je demande à parler à Herr Schultze.

Il n'avait pas articulé ces mots qu'une exclamation de surprise se fit entendre à travers la porte entre-bâillée:

— Ach!

Et, par l'ouverture, Marcel put apercevoir un coin de favoris rouges, une moustache hérissée, un oeil hébété, qu'il reconnut aussitôt. Le tout appartenait à Sigimer, son ancien garde du corps.

— Johann Schwartz! s'écria le géant avec une stupeur mêlée de joie. Johann Schwartz! Le retour inopiné de son prisonnier paraissait l'étonner presque autant qu'il avait dû l'être de sa disparition mystérieuse.

— Puis-je parler à Herr Schultze? répéta Marcel, voyant qu'il ne recevait d'autre réponse que cette exclamation.

Sigimer secoua la tête.

— Pas d'ordre! dit-il. Pas entrer ici sans ordre!

— Pouvez-vous du moins faire savoir à Herr Schultze que je suis là et que je désire l'entre-

tenir?

— Herr Schultze pas ici! Herr Schultze parti! répondit le géant avec une nuance de tristesse.

— Mais où est-il? Quand reviendra-t-il?

— Ne sais! Consigne pas changée! Personne entrer sans ordre!

Ces phrases entrecoupées furent tout ce que Marcel put tirer de Sigimer, qui, à toutes les questions, opposa un entêtement bestial.

Octave finit par s'impatienter

— A quoi bon demander la permission d'entrer? dit-il. Il est bien plus simple de la prendre!

Et il se rua contre la porte pour essayer de la forcer. Mais la chaîne résista, et une poussée, supérieure à la sienne, eut bientôt refermé le battant, dont les deux verrous furent successivement tirés.

— Il faut qu'ils soient plusieurs derrière cette planche! s'écria Octave assez humilié de ce résultat.

Il appliqua son oeil au trou de vrille, et, presque aussitôt, il poussa un cri de surprise:

— Il y a un second géant!

— Arminius? répondit Marcel.

Et il regarda à son tour par le trou de la vrille.

— Oui! c'est Arminius, le collègue de Sigimer!

Tout à coup, une autre voix, qui semblait venir du ciel, fit lever la tête à Marcel.

— Wer da? disait la voix.

C'était celle d'Arminius, cette fois.

La tête du gardien dépassait le crête de la muraille, qu'il devait avoir atteinte à l'aide d'une échelle.

— Allons, vous le savez bien, Arminius! répondit Marcel. Voulez-vous ouvrir, oui ou non?

Il n'avait pas achevé ces mots que le canon d'un fusil se montra sur la crête du mur. Une détonation retentit, et une balle vint raser le bord du chapeau d'Octave.

— Eh bien, voilà pour te répondre! s'écria Marcel, qui, introduisant un saucisson de dynamite sous la porte, la fit voler en éclats.

A peine la brèche était-elle faite, que Marcel et Octave, la carabine au poing et le couteau aux dents, s'élançèrent dans le parc.

Contre le pan du mur, lézardé par l'explosion, qu'ils venaient de franchir, une échelle était encore dressée, et, au pied de cette échelle, on voyait des traces de sang. Mais ni Sigimer ni Arminius n'étaient là pour défendre le passage.

## 35

humaine, énormément agrandie par la réfraction de la lentille, — quelque chose comme un des sphinx du désert lybique, — était assise dans une immobilité de marbre.

Autour de ce spectre, des éclats d'obus jonchaient le sol.

Plus de doute!... C'était Herr Schultze, reconnaissable au rictus effrayant de sa mâchoire, à ses dents éclatantes, mais un Herr Schultze gigantesque, que l'explosion de l'un de ses terribles engins avait à la fois asphyxié et congelé sous l'action d'un froid terrible!

Le Roi de l'Acier était devant sa table, tenant une plume de géant, comme une lance, et il semblait écrire encore! N'eût été le regard atone de ses pupilles dilatées, l'immobilité de sa bouche, on l'aurait cru vivant. Comme ces mammoth que l'on retrouve enfouis dans les glaçons des régions polaires, ce cadavre était là, depuis un mois, caché à tous les yeux. Autour de lui tout était encore gelé, les réactifs dans leurs bocaux, l'eau dans ses récipients, le mercure dans sa cuvette!

Marcel, en dépit de l'horreur de ce spectacle, eut un mouvement de satisfaction en se disant combien il était heureux qu'il eût pu observer du dehors l'intérieur de ce laboratoire, car très certainement Octave et lui auraient été frappés de mort en y pénétrant.

Comment donc s'était-il produit cet effroyable accident? Marcel le devina sans peine, lorsqu'il eut remarqué que les fragments d'obus, épars sur le plancher, n'étaient autres que de petits morceaux de verre. Or, l'enveloppe intérieure, qui contenait l'acide carbonique liquide dans les projectiles asphyxiants d'Herr Schultze, vu la pression formidable qu'elle avait à supporter, était faite de ce verre trempé, qui à dix à douze fois la résistance du verre ordinaire; mais un des défauts de ce produit, qui était encore tout nouveau, c'est qu'à l'effet d'une

action moléculaire mystérieuse, il éclate brutalement, quelquefois, sans raison apparente. C'est ce qui avait dû arriver. Peut-être même la pression intérieure avait-elle provoqué plus inévitablement encore l'éclatement de l'obus qui avait été déposé dans le laboratoire. L'acide carbonique, subitement décomprimé, avait alors déterminé, en retournant à l'état gazeux, un effroyable abaissement de la température ambiante.

Toujours est-il que l'effet avait dû être foudroyant. Herr Schultze, surpris par la mort dans l'attitude qu'il avait au moment de l'explosion, s'était instantanément momifié au milieu d'un froid de cent degrés au-dessous de zéro.

Une circonstance frappa surtout Marcel, c'est que le Roi de l'Acier avait été frappé pendant qu'il écrivait.

Or, qu'écrivait-il sur cette feuille de papier avec cette plume que sa main tenait encore? Il pouvait être intéressant de recueillir la dernière pensée, de connaître le dernier mot d'un tel homme.

Mais comment se procurer ce papier? Il ne fallait pas songer un instant à briser le disque lumineux pour descendre dans le laboratoire. Le gaz acide carbonique, emmagasiné sous une effroyable pression, aurait fait irruption au dehors, et asphyxié tout être vivant qu'il eût enveloppé de ses vapeurs irrespirables. C'eût été courir à une mort certaine, et, évidemment, les risques étaient hors de proportion avec les avantages que l'on pouvait recueillir de la possession de ce papier.

Cependant, s'il n'était pas possible de reprendre au cadavre de Herr Schultze les dernières lignes tracées par sa main, il était probable qu'on pourrait les déchiffrer, agrandies qu'elles étaient par la réfraction de la lentille. Le disque n'était-il pas là, avec les puissants rayons qu'il faisait converger sur tous les objets renfermés dans ce laboratoire, si puissamment

éclairé par la double lampe électrique?

Marcel connaissait l'écriture de Herr Schultze, et, après quelques tâtonnements, il parvint à lire les dix lignes suivantes.

Ainsi que tout ce qu'écrivait Herr Schultze, c'était plutôt un ordre qu'une instruction.

— Ordre à B. K. R. Z. d'avancer de quinze jours l'expédition projetée contre France-Ville. — Sitôt cet ordre reçu, exécuter les mesures par moi prises. — Il faut que l'expérience, cette fois, soit foudroyante et complète. — Ne changez pas un iota à ce que j'ai décidé. — Je veux que dans quinze jours France-Ville soit une cité morte et que pas un de ses habitants ne survive. — Il me faut une Pompe moderne, et que ce soit en même temps l'effroi et l'étonnement du monde entier. — Mes ordres bien exécutés rendent ce résultat inévitable.

— Vous m'expédiez les cadavres du docteur Sarrasin et de Marcel Bruckmann. — Je veux les voir et les avoir.

SCHULTZ...

Cette signature était inachevée; l'E final et le paraphe habituel y manquaient.

Marcel et Octave demeurèrent d'abord muets et immobiles devant cet étrange spectacle, devant cette sorte d'évocation d'un génie maléfisant, qui touchait au fantastique.

Mais il fallut enfin s'arracher à cette lugubre scène. Les deux amis, très émus, quittèrent donc la salle, située au-dessus du laboratoire.

Là, dans ce tombeau où régnait l'obscurité complète, lorsque la lampe s'éteignait faute de courant électrique, le cadavre du Roi de l'Acier allait rester seul, desséché comme une de ces momies des Pharaons que vingt siècles n'ont pu réduire en poussière!

Une heure plus tard, après avoir délié Sigimer, fort embarrassé de la liberté qu'on lui rendait, Octave et Marcel quittaient Stahlstadt et reprenaient la route de France-Ville, où ils

rentraient le soir même.

Le docteur Sarrasin travaillait dans son cabinet, lorsqu'on lui annonça le retour des deux jeunes gens.

— Qu'ils entrent! s'écria-t-il, qu'ils entrent vite!

Son premier mot en les voyant tous deux fut:

— Eh bien?

— Docteur, répondit Marcel, les nouvelles que nous vous apportons de Stahlstadt vous mettront l'esprit en repos et pour longtemps. Herr Schultze n'est plus! Herr Schultze est mort!

— Mort! s'écria le docteur Sarrasin.

Le bon docteur demeura pensif quelque temps devant Marcel, sans ajouter un mot.

— Mon pauvre enfant, lui dit-il après s'être remis, comprends-tu que cette nouvelle qui devrait me réjouir puisqu'elle éloigne de nous ce que j'exècre le plus, la guerre, et la guerre la plus injuste la moins motivée! comprends-tu qu'elle m'ait, contre toute raison, serré le cœur! Ah! pourquoi cet homme aux facultés puissantes s'était-il constitué notre ennemi? Pourquoi surtout n'a-t-il pas mis ses rares qualités intellectuelles au service du bien? Que de forces perdues dont l'emploi eût été utile, si l'on avait pu les associer avec les nôtres et leur donner un but commun! Voilà ce qui tout d'abord m'a frappé, quand tu m'as dit: "Herr Schultze est mort." Mais, maintenant, raconte-moi, ami, ce que tu sais de cette fin inattendue.

— Herr Schultze, reprit Marcel, a trouvé la mort dans le mystérieux laboratoire qu'avec une habileté diabolique il s'était appliqué à rendre inaccessible de son vivant. Nul autre que lui n'en connaissait l'existence, et nul, par conséquent, n'eût pu y pénétrer même pour lui porter secours. Il a donc été victime de cette incroyable concentration de toutes les forces rassemblées dans ses mains, sur laquelle il avait compté bien à tort pour être à lui seul la clef de toute son oeuvre, et cette concentration, à l'heure marquée de Dieu, s'est soudain tournée con-

tre lui et contre son but!

— Il n'en pouvait être autrement! répondit le docteur Sarrasin. Herr Schultze était parti d'une donnée absolument erronée. En effet, le meilleur gouvernement n'est-il pas celui dont le chef, après sa mort, peut être le plus facilement remplacé, et qui continue de fonctionner précisément parce que ses rouages n'ont rien de secret?

— Vous allez voir, docteur, répondit Marcel, que ce qui s'est passé à Stahlstadt est la démonstration, "ipso facto", de ce que vous venez de dire. J'ai trouvé Herr Schultze assis devant son bureau, point central d'où partaient tous les ordres auxquels obéissait la Cité de l'Acier, sans que jamais un seul eût été discuté. La mort lui avait à ce point laissé l'attitude et toutes les apparences de la vie que j'ai cru un instant que ce spectre allait me parler! Mais l'inventeur a été le martyr de sa propre invention! Il a été foudroyé par l'un de ces obus qui devaient anéantir notre ville! Son arme s'est brisée dans sa main, au moment même où il allait tracer la dernière lettre d'un ordre d'extermination! Ecoutez!

Et Marcel lut à haute voix les terribles lignes, tracées par la main d'Herr Schultze, dont il avait pris copie.

Puis, il ajouta:

— Ce qui d'ailleurs m'eût prouvé mieux encore que Herr Schultze était mort, si j'avais pu en douter plus longtemps, c'est que tout avait cessé de vivre autour de lui! C'est que tout avait cessé de respirer dans Stahlstadt! Comme au palais de la Belle au Bois dormant, le sommeil avait suspendu toutes les vies, arrêté tous les mouvements! La paralysie du maître avait du même coup paralysé les serviteurs et s'était étendue jusqu'aux instruments!

— Oui, répondit le docteur Sarrasin, il y a eu, là, justice de Dieu! C'est en voulant précipiter hors de toute mesure son attaque contre nous, c'est en faisant les ressorts de son ac-

preuves insaisissables, séparément sans force, si puissantes par leur accumulation, ne permît plus de doute.

Un beau matin, la cité du docteur se réveilla définitivement sauvée, comme un dormeur qui échappe à un mauvais rêve par le simple fait de son réveil. Ouit France-Ville était évidemment hors de danger, sans avoir eu à coup sûr, et ce fut Marcel, arrivé à une conviction absolue, qui lui en donna la nouvelle par tous les moyens de publicité dont il disposait.

Ce fut alors un mouvement universel de détente et de joie, un air de fête, une immense soupir de soulagement. On se serrait les mains, on se félicitait, on s'invitait à dîner. Les femmes exhibaient de fraîches toilettes, les hommes se donnaient momentanément congé d'exercices, de manoeuvres et de travaux. Tout le monde était rassuré, satisfait, rayonnant. On aurait dit une ville de convalescents.

Mais, le plus content de tous, c'était sans contredit le docteur Sarrasin. Le digne homme se sentait responsable du sort de tous ceux qui étaient venus avec confiance se fixer sur son territoire et se mettre sous sa protection. Depuis un mois, la crainte de les avoir entraînés à leur perte, lui qui n'avait en vue que leur bonheur, ne lui avait pas laissé un moment de repos. Enfin, il était déchargé d'une si terrible inquiétude et respirait à l'aise.

Cependant, le danger commun avait uni plus intimement tous les citoyens. Dans toutes les classes, on s'était rapproché davantage, on s'était reconnu frères, animés de sentiments semblables, touchés par les mêmes intérêts. Chacun avait senti s'agiter dans son coeur un être nouveau. Désormais, pour les habitants de France-Ville, la "patrie" était née. On avait craint, on avait souffert pour elle, on avait mieux senti combien on l'aimait.

Les résultats matériels de la mise en état de

défense furent aussi tout à l'avantage de la cité. On avait appris à connaître ses forces. On n'aurait plus à les improviser. On était plus sûr de soi. A l'avenir, à tout événement, on serait prêt.

Enfin, jamais le sort de l'oeuvre du docteur Sarrasin ne s'était annoncé si brillant. Et, chose rare, on ne se montra pas ingrat envers Marcel. Encore bien que le salut de tous n'eût pas été son ouvrage, des remerciements publics furent votés à son jeune ingénieur, comme à l'organisateur de la défense, à celui au dévouement duquel la ville aurait dû de ne pas périr, si les projets de Herr Schultze avaient été mis à exécution.

Marcel, cependant, ne trouvait pas que son rôle fut terminé. Le mystère qui environnait Stahlstadt pouvait encore receler un danger, pensait-il. Il ne se tiendrait pour satisfait qu'après avoir porté une lumière complète au milieu même des ténèbres qui enveloppaient encore la Cité de l'Acier.

Il résolut donc de retourner à Stahlstadt, et de ne reculer devant rien pour avoir le dernier mot de ses derniers secrets.

Le docteur Sarrasin essaya bien de lui présenter que l'entreprise serait difficile, hérissée de dangers, peut-être; qu'il allait faire là une sorte de descente aux enfers; qu'il pouvait trouver ou ne sait quels abîmes cachés sous chacun de ses pas... Herr Schultze, tel qu'il le lui avait dépeint, n'était pas homme à disparaître impunément pour les autres, à s'ensevelir seul sous les ruines de toutes ses espérances... On était en droit de tout redouter de la dernière pensée d'un tel personnage... Elle ne pouvait rappeler que l'agonie terrible du requin!...

"C'est précisément parce que je pense, cher docteur, que tout ce que vous imaginez est possible, lui répondit Marcel, que je crois de mon devoir d'aller à Stahlstadt. C'est une bombe dont il m'appartient d'arracher la mèche avant qu'elle n'éclate, et je vous demanderai même la permission d'emmener Octave avec moi.

—Octave! s'écria le docteur. —Oui. C'est maintenant un brave garçon, sur lequel on peut compter, et je vous assure que cette promenade lui fera du bien!

—Que Dieu vous protège donc tous les deux!" répondit le vieillard ému en l'embrassant.

Le lendemain matin, une voiture, après avoir traversé les villages abandonnés, dépassa Marcel et Octave à la porte de Stahlstadt. Tous deux étaient bien équipés, bien armés, et très décidés à ne pas revenir sans avoir éclairci ce sombre mystère.

Ils marchaient côte à côte sur le chemin de ceinture extérieur qui faisait le tour des fortifications, et la vérité, dont Marcel s'était obstiné à douter jusqu'à ce moment, se dessinait maintenant devant lui.

L'usine était complètement arrêtée, c'était évident. De cette route qu'il longeait avec Octave, sous le ciel noir, sans une étoile au ciel, il aurait aperçu, jadis, la lumière du gaz, l'éclair parti de la bayonnette d'une sentinelle, mille signes de vie désormais absents. Les fenêtres illuminées des secteurs se seraient montrées comme autant de verres étincelants. Maintenant, tout était sombre et muet. La mort seule semblait planer sur la cité, dont les hautes cheminées se dressaient à l'horizon comme des squelettes. Les pas de Marcel et de son compagnon sur la chaussée résonnaient dans le vide. L'expression de solitude et de désolation était si forte, qu'Octave ne put s'empêcher de dire:

"C'est singulier, je n'ai jamais entendu un silence pareil à celui-ci! On se croirait dans un cimetière!"

Il était sept heures, lorsque Marcel et Octave arrivèrent au bord du fossé, en face de la principale porte de Stahlstadt. Aucun être vivant ne se montrait sur la crête de la muraille, et, des sentinelles qui autrefois s'y dressaient de distance en distance, comme autant de poteaux humains, il n'y avait plus la moindre trace. Le pont Lévis était relevé, laissant devant la porte

un gouffre large de cinq à six mètres.

Il fallut plus d'une heure pour réussir à amarrer un bout de câble, en le lançant à tour de bras à l'une des poutrelles. Après bien des peines pourtant, Marcel y parvint, et Octave, se suspendant à la corde, put se hisser à la force des poignets jusqu'au toit de la porte. Marcel lui fit alors passer une à une les armes et munitions; puis, il prit à son tour le même chemin. Il ne resta plus alors qu'à ramener le câble de l'autre côté de la muraille, à faire descendre tous les "impedimenta" comme on les avait hissés, et, enfin, à se laisser glisser en bas.

Les deux jeunes gens se trouvèrent alors sur le chemin de ronde que Marcel se rappelait avoir suivi le premier jour de son entrée à Stahlstadt. Partout la solitude et le silence le plus complet. Devant eux s'élevait, noire et muette, la masse imposante des bâtiments, qui, de leurs mille fenêtres vitrées, semblaient regarder ces intrus comme pour leur dire:

"Allez-vous-en!... Vous n'avez que faire de vouloir pénétrer nos secrets!"

Marcel et Octave tinrent conseil.

"Le mieux est d'attaquer la porte O, que je connais," dit Marcel.

Ils se dirigèrent vers l'ouest et arrivèrent bientôt devant l'arche monumentale qui portait à son front la lettre O. Les deux battants massifs de chêne, à gros clous d'acier, étaient fermés. Marcel s'en approcha, heurta à plusieurs reprises avec un pavé qu'il ramassa sur la chaussée.

L'écho seul lui répondit.

"Allons! à l'ouvrage!" cria-t-il à Octave.

Il fallut recommencer le travail du lancement de l'amarré par-dessus la porte, afin de rencontrer un obstacle où elle pût s'accrocher solidement. Ce fut difficile. Mais, enfin, Marcel et Octave réussirent à franchir la muraille, et se trouvèrent dans l'axe du secteur O.

"Bon! s'écria Octave, à quoi bon tant de peines! Nous voilà bien avancés! Quand nous avons

franchi un mur, nous en trouvons un autre devant nous!

—Silence dans les rangs! répondit Marcel... Voilà justement mon ancien atelier. Je ne serai pas fâché de le revoir et d'y prendre certains outils dont nous aurons certainement besoin, sans oublier quelques sachets de dynamite."

C'était la grande halle de coulée où le jeune Alsacien avait été admis lors de son arrivée à l'usine. Qu'elle était lugubre, maintenant, avec ses fourneaux éteints, ses rails rouillés, ses grues poussiéreuses qui levaient en l'air leurs grands bras éplorés comme autant de potences! Tout cela donnait froid au coeur, et Marcel sentait la nécessité d'une diversion.

"Voici un atelier qui t'intéressera davantage," dit-il à Octave en le précédant sur le chemin de la cantine.

Octave fit un signe d'acquiescement, qui devint un signe de satisfaction, lorsqu'il aperçut, rangés en bataille sur une tablette de bois, un régiment de flacons rouges, jaunes et verts. Quelques boîtes de conserves montraient aussi leur étuis de fer-blanc, poinçonnés au meilleures marques. Il y avait là de quoi faire un déjeuner dont le besoin, d'ailleurs, se faisait sentir. Le couvert fut donc mis sur le couvert d'étain, et les deux jeunes gens reprirèrent des forces pour continuer leur expédition.

Marcel, tout en mangeant, songeait à ce qu'il avait à faire. Escalader la muraille du Bloc Central, il n'y avait pas à y songer. Cette muraille était prodigieusement haute, isolée de tous les autres bâtiments, sans une saillie à laquelle on pût accrocher une corde. Pour en trouver la porte, — porte probablement unique, — il aurait fallu parcourir tous les secteurs, et ce n'était pas une opération facile. Restait l'emploi de la dynamite, toujours bien chanceux, car il paraissait impossible que Herr Schultze eût disparu sans semer d'embûches le terrain qu'il abandonnait, sans opposer des contre-mines aux mines que ceux qui voudraient s'emparer de Stahl-

Les jardins s'ouvraient devant les deux assés-géants dans toute la splendeur de leur végétation. Octave était émerveillé.

"C'est magnifique!..." dit-il. Mais attention!... Déployons-nous en tirailleurs!... Ces mangeurs de choucroute pourraient bien s'être tapis derrière les buissons!"

Octave et Marcel se séparèrent, et, prenant chacun l'un des côtés de l'allée qui s'ouvrait devant eux, ils avancèrent avec prudence, d'arbre en arbre, d'obstacle en obstacle, selon les principes de la stratégie individuelle la plus élémentaire.

La précaution était sage. Ils n'avaient pas fait cent pas, qu'un second coup de feu éclata. Une balle fit sauter l'écorce d'un arbre que Marcel venait à peine de quitter.

"Pas de bêtises!... Ventre à terre!" dit Octave à demi-voix.

Et, joignant l'exemple au précepte, il rampa sur les genoux et sur les coudes jusqu'à un buisson épineux qui bordait le rond-point au centre duquel s'élevait la Tour du Taureau. Marcel, qui n'avait pas suivi assez promptement cet avis, essaya un troisième coup de feu et n'eut que le temps de se jeter derrière le tronc d'un palmier pour en éviter un quatrième.

"Heureusement que ces animaux-là tirent comme des conscripts!" cria Octave à son compagnon, séparé de lui par une trentaine de pas. —Chut! répondit Marcel des yeux autant que des lèvres. Vois-tu la fumée qui sort de cette fenêtre, au rez-de-chaussée?... C'est là qu'ils sont embusqués, les bandits!... Mais je veux leur jouer un tour de ma façon!"

En un clin d'oeil, Marcel eut coupé derrière le buisson un échelas de longueur raisonnable; puis, se débarrassant de sa vareuse, il la jeta sur ce bâton, qu'il surmonta de son chapeau, et il fabriqua ainsi un mannequin présentable. Il le planta alors à la place qu'il occupait, de

manière à laisser visibles le chapeau et les deux manches, et se glissant vers Octave, il lui siffla dans l'oreille:

"Amuse-les par ici en tirant sur la fenêtre, tantôt de ta place, tantôt de la mienne! Moi, je vais les prendre à revers!"

Et Marcel, laissant Octave tirailler, se coula discrètement dans les massifs qui faisaient le tour du rond-point.

Un quart d'heure se passa, pendant lequel une vingtaine de balles furent échangées sans résultat.

La veste de Marcel et son chapeau étaient littéralement criblés; mais, personnellement, il ne s'en trouvait pas plus mal. Quant aux personnes du rez-de-chaussée, la carabine d'Octave les avait mises en miettes.

Tout à coup, le feu cessa, et Octave entendit distinctement ce cri étouffé:

"A moi!... Je le tiens!..."

Quitter son abri, s'élançer à découvert dans le rond-point, monter à l'assaut de la fenêtre, ce fut pour Octave l'affaire d'une demi-minute. Un instant après, il tombait dans le salon.

Sur le tapis, enlacés comme deux serpents, Marcel et Sigimer luttèrent désespérément. Surpris par l'attaque soudaine de son adversaire, qui avait ouvert à l'improviste une porte intérieure, le géant n'avait pu faire usage de ses armes. Mais sa force herculéenne en faisait un redoutable adversaire, et, quoique jeté à terre, il n'avait pas perdu l'espoir de reprendre le dessus. Marcel, de son côté, déployait une vigueur et une souplesse remarquable.

La lutte eût nécessairement fini par la mort de l'un des combattants, si l'intervention d'Octave ne fût arrivée à point pour amener un résultat moins tragique. Sigimer, pris par les deux bras et désarmé, se vit attaché de manière à ne pouvoir plus faire un mouvement.

"Et l'autre?" demanda Octave.

Marcel montra au bout de l'appartement un sofa sur lequel Arminius était étendu tout san-

glant.

"Est-ce qu'il a reçu une balle? demanda Octave.

—Oui," répondit Marcel.

Puis il s'approcha d'Arminius.

"Mort! dit-il.

—Ma foi, le coquin ne l'a pas volé! s'écria Octave.

—Nous voilà maîtres de la place! répondit Marcel. Nous allons procéder à une visite sérieuse. D'abord le cabinet de Herr Schultze!"

De salon d'attente où venait de se passer le dernier acte du siège, les deux jeunes gens suivirent l'enfilade d'appartements qui conduisait au sanctuaire du Roi de l'Acier.

Octave était en admiration devant toutes ces splendeurs.

Marcel souriait en le regardant et ouvrait une à une les portes qu'il rencontrait devant lui jusqu'au salon vert et or.

Il s'attendait bien à y trouver du nouveau, mais rien d'aussi singulier que le spectacle qui s'offrit à ses yeux. On eût dit que le bureau central des postes de New-York ou de Paris, subitement dévalisé, avait été jeté pêle-mêle dans ce salon. Ce n'étaient de tous côtés que lettres et paquets cachetés, sur le bureau, sur les meubles, sur le tapis. On enfonçait jusqu'à mi-jambe dans cette inondation. Toute la correspondance financière, industrielle et personnelle de Herr Schultze, accumulée de jour en jour dans la boîte extérieure du parc, et fidèlement relevée par Arminius et Sigimer, était là dans le cabinet du maître.

Que de questions, de souffrances, d'attentes anxieuses, de misères, de larmes enfermées dans ces plis muets à l'adresse de Herr Schultze que de millions, aussi, sans doute, en papiers, en chèques, en mandats, en ordres de tout genre!... Tout cela dormait là, immobilisé par l'absence de la seule main qui eût le droit de faire sauter ces enveloppes fragiles mais inviolables.

"Il s'agit maintenant, dit Marcel, de retrou-

ver la porte secrète du laboratoire!"

Il commença donc à enlever tous les livres de la bibliothèque. Ce fut en vain. Il ne parvint pas à découvrir le passage masqué qu'il avait un jour franchi en compagnie de Herr Schultze. En vain il ébranla un à un tous les panneaux, et, s'armant d'une tige de fer qu'il prit dans la cheminée, il les fit sauter l'un après l'autre! En vain il sonda la muraille avec l'espoir de l'entendre sonner le creux! Il fut bientôt évident que Herr Schultze, inquiet de n'être plus seul à posséder le secret de la porte de son laboratoire, l'avait supprimé.

Mais il avait nécessairement dû en faire ouvrir une autre.

Où?... se demandait Marcel. Ce ne peut être qu'ici, puisque c'est ici qu'Arminius et Sigimer ont apporté les lettres! C'est donc dans cette salle que Herr Schultze a continué de se tenir après mon départ! Je connais assez ses habitudes pour savoir qu'en faisant murer l'ancien passage, il aura voulu en avoir un autre à sa portée, à l'abri des regards indiscrets!... Serait-ce une trappe sous le tapis?"

Le tapis ne montrait aucune trace de coupure. Il n'en fut pas moins décollé et relevé. Le parquet, examiné feuille à feuille, ne présentait rien de suspect.

"Qui te dit que l'ouverture est dans cette pièce? demanda Octave.

—J'en suis moralement sûr! répondit Marcel.

—Alors il ne me reste plus qu'à explorer le plafond," dit Octave en montant sur une chaise.

Son dessin était de grimper jusque sur le lustre et de sonder le tour de la rosace centrale à coups de crosse de fusil.

Mais Octave ne fut pas plus tôt suspendu au candélabre doré, qu'à son extrême surprise, il le vit s'abaisser sous sa main. Le plafond bascula et laissa à découvert un trou béant, d'où une légère échelle d'acier descendit automatiquement jusqu'au ras du parquet.

C'était une invitation à monter.

"Allons donc! Nous y voilà!" dit tranquille-

ment Marcel; et il s'élança aussitôt sur l'échelle, suivi de près par son compagnon.

CHAPITRE XVIII

L'AMANDE DU NOYAU

L'échelle d'acier s'accrochait par son dernier échelon au parquet même d'une vaste salle circulaire, sans communication avec l'extérieur. Cette salle eût été plongée dans l'obscurité complète, si une éblouissante lumière blanche n'eût filtré à travers l'épaisse vitre d'un oeil de boeuf, encastré au centre de son plancher de chêne. On eût dit le disque lunaire, au moment où dans son opposition avec le soleil, il apparaît dans toute sa pureté.

Le silence était absolu entre ces murs sourds et aveugles, qui ne pouvaient ni voir ni entendre. Les deux jeunes gens se creurent dans l'antichambre d'un monument funéraire.

Marcel, avant d'aller se pencher sur la vitre étincelante, eut un moment d'hésitation. Il touchait à son but! De là, il n'en pouvait douter, allait sortir l'impénétrable secret qu'il était venu chercher à Stahlstadt!

Mais son hésitation ne dura qu'un instant. Octave et lui allèrent s'agenouiller près du disque et inclinèrent la tête de manière à pouvoir explorer dans toutes ses parties la chambre placée au-dessous d'eux.

Un spectacle aussi horrible qu'inattendu s'offrit alors à leurs regards.

Ce disque de verre, convexe sur ses deux faces, en forme de lentille, grossissait démesurément les objets que l'on regardait à travers.

Là était le laboratoire secret de Herr Schultze. L'intense lumière qui sortait à travers le disque, comme si c'eût été l'appareil dioptrique d'un phare, venait d'une lampe électrique brûlant encore dans sa cloche vide d'air, que le courant voltaïque d'une pile puissante n'avait pas cessé d'alimenter. Au milieu de la chambre, dans cette atmosphère éblouissante, une forme

tion que Herr Schultze a succombé!

—En effet, répondit Marcel; mais maintenant, docteur, ne pensons plus au passé et soyons tout au présent. Herr Schultze mort, si c'est la paix pour nous, c'est aussi la ruine pour l'admirable établissement qui avait crû, et provisoirement, c'est la faillite Des imprudences, colossales comme tout ce que le Roi de l'Acier imaginait, ont creusé dix abîmes. Aveuglé, d'une part, par ses succès, de l'autre par sa passion contre la France et contre vous, il a fourni d'immenses armements, sans prendre de garanties suffisantes à tout ce qui pouvait nous être ennemi. Malgré cela, et bien que le paiement de la plupart de ces créances puisse se faire attendre longtemps, je crois qu'une main ferme pourrait remettre Stahlstadt sur pied et faire tourner au bien les forces qu'elle avait accumulées pour le mal. Herr Schultze n'a qu'un héritier possible, docteur, et cet héritier, c'est vous. Il ne faut pas laisser périr son oeuvre. On croit trop en ce monde qu'il n'y a que profit à tirer de l'anéantissement d'une force rivale. C'est une grande erreur, et vous tomberez d'accord avec moi, je l'espère, qu'il faut au contraire sauver de cet immense naufrage tout ce qui peut servir au bien de l'humanité. Or, à cette tâche, je suis prêt à me dévouer tout entier.

—Marcel a raison, répondit Octave, en serrant la main de son ami, et me voilà prêt à travailler sous ses ordres, si mon père y consent.

—Je vous approuve, mes chers enfants, dit le docteur Sarrasin. Oui, Marcel, les capitaux ne nous manqueront pas, et, grâce à toi, nous aurons dans Stahlstadt ressuscitée, un arsenal d'instruments tel que personne au monde ne pensera plus à nous attaquer! Et, comme en même temps que nous serons les plus forts, nous tâcherons d'être aussi les plus justes, nous ferons aimer les bienfaits de la paix et de la justice

à tout ce qui nous entoure. Ah! Marcel, que de beaux rêves! Et quand je sens que par toi et avec toi, je pourrai en voir accomplir une partie, je me demande pourquoi... ou! pourquoi je n'ai pas deux fils!... pourquoi tu n'es pas le frère d'Octave!... A nous trois, rien ne m'eût paru impossible!..."

CHAPITRE XIX

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Peut-être, dans le courant de ce récit, n'a-t-il pas été suffisamment question des affaires personnelles de ceux qui en sont les héros. C'est une raison de plus pour qu'il soit permis d'y revenir et de penser enfin à eux pour eux-mêmes.

Le bon docteur, il faut le dire, n'appartenait pas tellement à l'être collectif, à l'humanité, que l'individu tout entier disparaît pour lui, alors même qu'il venait de s'élançer en plein idéal. Il fut donc frappé de la pâleur subite qui venait de couvrir le visage de Marcel à ses dernières paroles.

Ses yeux cherchèrent à lire dans ceux du jeune homme le sens caché de cette soudaine émotion. Le silence du vieux praticien interrogeait le silence du jeune ingénieur et attendait peut-être que celui-ci le rompit; mais Marcel, redevenu maître de lui par un rude effort de volonté, n'avait pas tardé à retrouver tout son sang-froid. Son teint avait repris ses couleurs naturelles, et son attitude n'était plus que celle d'un homme qui attend la suite d'un entretien commencé.

Le docteur Sarrasin, un peu impatienté peut-être de cette promptitude de Marcel par lui-même, se rapprocha de son jeune ami, puis, par un geste familier de sa profession de médecin, il s'empara de son bras et le tint comme il eût fait de celui d'un malade dont il aurait voulu discrètement ou distraitement tâter le pouls.

Marcel s'était laissé faire sans trop se rendre compte de l'intention du docteur, et comme il ne desserrait pas les lèvres:

"Mon grand-mère Marcel, lui dit son vieux ami, nous reprendrons plus tard notre entretien sur les futures destinées de Stahlstadt. Mais il n'est pas défendu, alors même qu'on se voue à l'amélioration du sort de tous, de s'occuper aussi du sort de ceux qu'on aime, de ceux qui vous touchent de plus près. Eh bien, je crois le moment venu de te raconter ce qu'une jeune fille, dont

je te dirai le nom tout à l'heure, répondait, il n'y a pas longtemps encore, à son père et à sa mère, à qui, pour la vingtième fois depuis un an, on venait de la demander en mariage. Les demandes étaient pour la plupart de celle que les plus difficiles auraient eu le droit d'accueillir, et cependant la jeune fille répondait non, et toujours non!"

A ce moment, Marcel, d'un mouvement un peu brusque, dégagea son poignet resté jusque-là dans la main du docteur. Mais, soit que celui-ci se sentit suffisamment édifié sur la santé de son patient, soit qu'il ne se fut pas aperçu que le jeune homme lui eût retiré tout à la fois son bras et sa confiance, il continua son récit sans paraître tenir compte de ce petit incident.

"Mais enfin, disait à sa fille la mère de la jeune personne dont je te parle, dis-nous au moins les raisons de ces refus multipliés. Education, fortune, situation honorable, avantages physiques, tout est là! Pourquoi ces non si fermes, si résolus, si prompts, à des demandes que tu ne te donnes pas même la peine d'examiner?"

"Tu es moins préemptoire d'ordinaire!"

Devant cette objurgation de sa mère, la jeune fille se décida enfin à parler, et alors, comme c'est un esprit net et un coeur droit, une fois résolue à rompre le silence, voici ce qu'elle dit:

"Je vous réponds "non" avec autant de sincérité que j'en mettrais à vous répondre "oui", "chère maman, si oui, était en effet prêt à sortir de mon coeur. Je tombe d'accord avec vous que bon nombre des partis que vous m'offrez sont à des degrés divers acceptables, mais, outre que j'imagine que toutes ces demandes s'adressent beaucoup plus à ce qu'on "appelle le plus beau, c'est-à-dire le plus riche "parti de la ville, qu'à ma personne, et que "cette idée-là ne serait pas pour me donner l'envie de répondre oui, j'oserais vous dire, "puisque vous le voulez, qu'aucune de ces demandes n'est celle que j'attendais, celle que j'attendais encore, et j'ajouterais que, malheureusement, celle que j'attendais pourra se faire "attendre longtemps, si jamais elle arrive!"

"Eh quoi! mademoiselle, dit la mère stupéfaite, vous..."

"Elle n'acheva pas sa phrase, faute de savoir comment la terminer, et dans sa détresse, elle tourna vers son mari des regards qui implorèrent visiblement aide et secours.

"Mais, soit qu'il ne tint pas à entrer dans cette bagarre, soit qu'il trouvât nécessaire qu'un peu plus de lumière se fit entre la mère

et la fille avant d'intervenir, le mari n'eût pas l'air de comprendre, si bien que la pauvre enfant, rouge d'embarras et peut-être aussi d'un peu de colère, prit soudain le parti d'aller jusqu'au bout.

"Je vous ai dit, chère mère, reprit-elle, que "la demande que j'espérais pourrait bien se "faire attendre longtemps, et qu'il n'était même "pas impossible qu'elle ne se fit jamais. "J'ajoute que ce retard, fût-il indéfini, ne saurait "ni m'étonner ni me blesser. J'ai le malheur "d'être, dit-on, très riche; celui qui devrait "faire cette demande est très-pauvre; alors il "ne la fait pas et il a raison. C'est à lui d'"attendre..."

"—Pourquoi pas à nous d'arriver", dit la mère, voulant peut-être arrêter sur ses lèvres de sa fille les paroles qu'elle craignait d'entendre.

"Ce fut alors que le mari intervint.

"Ma chère amie, dit-il en prenant affectueusement les deux mains de sa femme, ce n'est "pas impunément qu'une mère aussi justement "écoutée de sa fille que vous, célèbre devant "elle, depuis qu'elle est au monde ou peu s'en "faut, les louanges d'un beau et brave garçon "qui est presque de notre famille, qu'elle fait "remarque à tous la solidité de son caractère, "et qu'elle applaudit à ce que dit son mari, "lorsque celui-ci a l'occasion de vanter à son "tour son intelligence hors ligne, quand il "parle avec attendrissement des mille preuves "de dévouement qu'il en a reçues! Si celle "qui voyait ce jeune homme, distingué entre "tous par son père et par sa mère, ne l'avait "pas remarqué à son tour, elle aurait manqué "à tous ses devoirs!"

"—Ah! père! s'écria alors la jeune fille en "se jetant dans les bras de sa mère pour y ca-"cher son trouble, si vous m'aviez devinée, "pourquoi m'avoir forcée de parler!"

"—Pourquoi? reprit le père, mais pour avoir "la joie de l'entendre, ma mignonne, pour être "plus assurée encore que je ne me trompais "pas, pour pouvoir enfin te dire et te faire "dire par ta mère que nous approuvons le che-"min qu'a pris ton coeur, que ton choix com-"ble tous nos vœux, et que, pour épargner à "l'homme pauvre et fier dont il s'agit de faire "une demande à laquelle sa délicatesse répu-"gne, cette demande, c'est moi qui la ferai, — "ou! je la ferai, parce que j'ai lu dans son "coeur comme dans le tien! Sois donc tran-"quille! A la première bonne occasion qui se

"présentera, je me permettrai de demander à

"Marcel, si, par impossible, il ne lui plairait "pas d'être mon gendre!..."

Pris à l'improviste par cette brusque péroraison, Marcel s'était dressé sur ses pieds comme s'il eût été mû par un ressort. Octave lui avait silencieusement serré la main pendant que le docteur Sarrasin lui tendait les bras. Le jeune Alsacien était pâle comme un mort. Mais n'est-ce pas l'un des aspects que prend le bonheur, dans les âmes fortes, quand il y entre sans avoir crié: gare!...

CHAPITRE XX

CONCLUSION

France-Ville, débarrassée de toute inquiétude, en paix avec tous ses voisins, bien administrée, heureuse, grâce à la sagesse de ses habitants, est en pleine prospérité. Son bonheur, si justement mérité, ne lui fait pas d'envieux, et sa force impose le respect aux plus batailleurs.

La Cité de l'Acier n'était qu'une usine formidable, qu'un engin de destruction redouté sous la main de fer de Herr Schultze; mais, grâce à Marcel Bruckmann, sa liquidation s'est opérée sans encombre pour personne, et Stahlstadt est devenue un centre de production incomparable pour toutes les industries utiles.

Marcel est, depuis un an, le très heureux époux de Jeanne, et la naissance d'un enfant vient d'ajouter à leur félicité.

Quant à Octave, il s'est mis bravement sous tous ses efforts. Sa soeur est maintenant en train de le marier à l'une de ses amies, charmante d'ailleurs, dont les qualités de bon sens et de raison garantiront son mari contre toutes les rechutes.

Les vœux du docteur et de sa femme sont les ordres de son beau-frère, et le seconde de donc remplis, et, pour tout dire, ils seraient au comble du bonheur et même de la gloire, — si la gloire avait jamais figuré pour quoi que ce soit dans le programme de leurs honnêtes ambitions.

On peut donc assurer de maintenant que l'avenir appartient aux efforts du docteur Sarrasin et de Marcel Bruckmann, et que l'exemple de France-Ville et de Stanistadt, usine et cité modèles, ne sera pas perdu pour les générations futures.

PAGES ACTUELLES

# UN ALLEMAND BISMARCK

LEON DAUDET

(Hors du joug allemand)

Nous voici devant le troisième représentant du mépris de l'humanité, un allemand-type, et dont la statue gigantesque, hideuse, encombre les places des villes allemandes : le prince de Bismarck, chancelier de l'empire, fondateur de l'unité germanique. Vous le tiendrez complètement, quand vous aurez lu ses *Pensées et Souvenirs* (traduction Jaeglé), ses *Mémoires* recueillis par son secrétaire Maurice Busch, *Bismarck et son temps*, par Paul Matter, et surtout *Bismarck et la France*, d'après les *Mémoires du prince de Hohentlohe*, par Jacques Bainville. En ce printemps de 1915, une telle lecture est particulièrement édifiante. Elle nous montre, sous un angle nouveau, qui est certainement le vrai, l'incarnation de la longue et implacable inimitié, à base d'envie, que nous a portée l'Allemagne. Elle nous révèle aussi, dans le chancelier de fer, la conjonction de la bassesse d'âme et du sens des réalités. Ce grand bousculeur de diplomates est à peine un homme. Son rire est à fond de bain et de désespoir, comme celui de Méphistophélès et de Schopenhauer. Il n'est pas beau que celui qui ne fut pas un maître de la guerre garde ainsi, devant la postérité, les pieds dans le sang. Son cas, aujourd'hui si net, à la lueur du dernier drame, définit la distance considérable qui sépare l'Allemand supérieur, l'Allemand dominateur, l'Allemand doué, en un mot, d'un civilisé véritable. Cette distance, comme on va en juger, est un abîme.

## Les propos du "monstre"

Je commencerai par faire la part, aussi large que possible, de l'objectivité, de la lucidité politique de Bismarck. Il énonce, au regard des événements, quelques erreurs et même quelques bourdes, — notamment au sujet de la cession d'Alsace-Lorraine contre Zanzibar, ou de colonies qu'il juge inutiles pour l'expansion allemande, — mais la plupart du temps, quand son âpre rancune ne l'égare pas, il voit juste. Si Guillaume II avait écouté ce mort illustre, ce qui est en train de s'accomplir ne fut jamais arrivé. Maurice Busch est un bon témoin, suffisamment fidèle pour que Bismarck ait pu relire, sans le renier, en y faisant simplement quelques coupures, les propos que son "famulus" lui prêtait, assez naïfs pour n'avoir pas compris le tort qu'il fait souvent au "chef", comme il dit.

Entendons-nous bien. Je ne reproche nullement à Bismarck, ce qui serait absurde, d'avoir exercé la France et les Français. Je lui reproche d'avoir montré, dans les jugements qu'il porte contre nous, une légèreté bestiale — cette variété existe — et d'avoir fait parade de sentiments animaux. Il est, devant l'histoire, le barbare qui se châtie lui-même.

Exemple : le 23 août 1870, en campagne. On est à table. Bismarck a quelques invités, les comtes de Waldersée et de Lehndorff, le lieutenant général d'Alvensleben :

"La question se posa de savoir s'il était possible de prendre Paris d'assaut en dépit de ses fortifications. La plupart des militaires présents soutinrent l'affirmative. Le général d'Alvensleben déclara : — Une grande ville comme celle-là ne pourrait être efficacement défendue, si elle était attaquée par des forces suffisantes.

Le comte de Waldersée, lui, souhaita de voir cette Babel entièrement détruite.

Le chancelier intervint : "Cela ne serait, en effet, pas une mauvaise chose du tout. Mais cela est impossible, pour beaucoup de raisons. La principale est qu'un trop grand nombre d'Allemands de Francfort et de Cologne y ont placé des fonds considérables."

Aucun homme d'Etat français, entrant en Allemagne avec nos armées, si réaliste que vous le supposez, ne tiendrait, au sujet de Berlin ou d'une ville quelconque du pays envahi, un langage pareil. Cela n'est pas dans nos moeurs. Le trait, ici, frappe celui qui l'a lancé.

On chemine en Argonne : "Près d'un village qui, si je ne me trompe, s'appelle Triacourt, nous rencontrâmes un convoi de francs-tireurs qui avaient été faits prisonniers et étaient emmenés en charrette sous bonne escorte. C'étaient de tout jeunes gens. Ils avaient la tête basse et l'un d'eux même pleurait. Le chancelier s'arrêta et alla leur parler. Je ne sais ce qu'il leur dit, mais leur figure s'assombrit. Un de ces officiers nous raconta que la veille ils avaient tué dans une embuscade un major de uhlands. Lorsqu'on les

avait faits prisonniers, ils ne s'étaient pas comportés comme des soldats réguliers et s'étaient enfuis. On avait organisé une battue et on les avait repris. Quelques-uns y avaient laissé la vie.

A Clemond, le ministre nous répète ce qu'il avait dit aux prisonniers :

— Je leur ai dit : "Vous serez tous pendus; vous n'êtes pas des soldats, vous êtes des assassins." Lorsque je leur dis ceci, ajoutez-il, celui qui pleurerait se mit à gémir."

Le plus extraordinaire, c'est, quand on en a été le triste héros, de laisser publier une pareille anecdote. L'imprimeur — accordé par Bismarck à Busch prouve ici l'insouciance de Bismarck. Cet acte d'injustice et inutile cruauté est un effet à base de peur.

Ce qui suit est simplement naïf : "La France est une nation de zéros, une collection de troupeaux. Les Français n'ont pas d'individualité; ils forment une masse, quelque chose comme 30 millions de Cafres qui obéissent à des ordres venus d'en haut."

Accès de cannibalisme gratuit : On demande au chancelier des nouvelles de sa femme, il répond :

"Elle se porte tout à fait bien maintenant. Elle souffre pourtant encore de sa haine féroce contre le Gaulois. Elle voudrait les voir tous morts, jusqu'aux enfants en bas âge, qui ne peuvent cependant s'empêcher d'avoir d'aussi abominables parents."

Je répète que Bismarck avait revu ces épreuves et qu'il a laissé ce passage, comme devant contribuer à sa gloire !

Autre accès : Jules Favre se plaint à Bismarck que les canons allemands des troupes investissant Paris tirent sur les hôpitaux, où sont les malades et blessés, et sur l'asile des aveugles :

— Je ne sais pas, lui a répondu le chancelier, de quoi vous vous plaignez. Vous en faites bien d'autres, vous qui tirez sur des gens sains et bien portants !

Le chef, quand il nous a raconté cela, a ajouté en riant : "Je suis sûr qu'il va dire que je suis un barbare."

Autre accès : Il est question d'affamer Paris. Bismarck déclare :

"Je crois que le meilleur système serait de donner des provisions aux Parisiens, puis de les laisser mourir de faim, puis de leur donner encore des provisions. C'est le système de la bastonnade. Lorsque vous l'administrez sans discontinuer, elle finit par ne plus faire d'effet. Mais si vous arrêtez et si vous reprenez, ah! dame, ça fait plutôt mal. Je le sais bien. J'ai été autrefois employé dans un tribunal criminel et de temps en temps, on y appliquait la bastonnade."

Ce rôle de bourreau honoraire devait en effet lui convenir.

Je n'omettrai pas non plus le conseil de l'ogre à Jules Favre, avançant que la situation morale de Paris était critique :

"Provoquez donc une émeute, pendant que vous avez encore une armée pour l'étouffer... Qu'avez-vous? Vous ne savez donc pas ce que c'est le seul moyen de conduire les masses!"

## "Une brute"

On pourrait multiplier de tels extraits. Ceux-ci suffisent pour ravaler la mémoire d'un homme qui sut conduire les autres hommes, principalement ses compatriotes, mais par des moyens affreusement bas. Nous avons eu aussi nos conducteurs. Ils avaient, certes, une autre allure. Ils évalaient ceux qu'ils dirigeaient. Dans le combat diplomatique et politique, ils faisaient de l'escrime. Le prince de Bismarck fait du bâton. Un pareil contempteur de la dignité humaine ne nous donne pas une haute idée du peuple auquel il sut s'imposer jusqu'au bout, et sa légende est plutôt lourde. L'abaissement prochain de l'Allemagne montrera le fameux chancelier tel qu'il était, en dehors de ses remarquables aptitudes politiques : une brute contente de soi.

Le prestige de la victoire est tel, même et surtout chez le vaincu, que, passé la première malédiction, la France montra une indulgence excessive pour les tares et vertues poméraniques du chancelier. Sa légende d'homme très fort fit oublier son effroyable grossièreté, si contraire cependant à notre caractère national. Seule, à ma connaissance, dans le milieu républicain, l'alliance russe et ennemie acharnée du bismarckisme, refusa obstinément le titre de grand homme au sanglier fufieux de Varzin. Je la vis, sur ce sujet, tenir tête, à sa propre table, à Freycinet, à Challemel-Lacour et à Francis Magnard qui

prononçait le mot de génie. "Un génie, ça!" répétait-elle avec indignation. C'est qu'en effet, si la volonté était forte chez Bismarck, et la vision de l'intérêt prussien lucide, cette région supérieure de l'esprit, où demeurent des fenêtres ouvertes sur toutes choses, était complètement obstruée, d'après ses mémoires, ses souvenirs et ce que nous savons de lui. Il était rempli de régions incultes, semblable à ces anciennes cartes de géographie, où des lions et des tigres remplacent les terres habitées. Il a forgé, certes, l'Empire allemand, mais il l'a forgé à son image et de métaux impurs. Nous ramérons aujourd'hui l'œuvre et l'ouvrier à leurs proportions véritables.

## La fin de Bismarck

La fin de cette bête féroce fut sans sérénité, ni grandeur. Exaspéré de sa disgrâce, il devint un poids pour tout le monde, même pour ses intimes, poursuivant ses familles et ses visiteurs de récriminations égoïstes qui les fatiguaient. Privé de l'appui d'un souverain, auprès duquel il voulait jouer le Mentor baragouin, celui qui avait fait trembler l'Europe tourna rapidement au vieux rabâcheur. Lothar Buche, lui-même en était excédé. Ses fameux dogues furent ses derniers auditeurs. Eux et lui étaient faits pour se comprendre. Busch note vers ce moment-là :

"Le chancelier était aujourd'hui triste et mélancolique. Etait-ce que quelque lugubre pressentiment haïssait son esprit, ou bien était-il simplement un peu fatigué et énervé? Je ne saurais dire, mais je ne l'aurais jamais vu dans un pareil état d'abattement. Il avait le regard sombre et la voix plaintive."

— Je me sens l'âme triste, nous a-t-il dit. Je n'ai jamais, dans ma longue vie, rendu personne heureux, ni ma famille, ni mes amis, ni moi-même. J'ai fait du mal... C'est moi qui suis la cause de trois grandes guerres; c'est moi qui ai, sur des champs de bataille, fait tuer 80,000 hommes qui, aujourd'hui encore, sont pleurés par leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, leurs veuves... Mais tout cela c'est affaire entre moi seul et Dieu! Je n'en ai jamais retiré aucune joie, et je m'en sens aujourd'hui l'âme anxieuse et troublée."

Nous sommes tous restés silencieux et j'ai pu observer une larme qui coulait lentement le long de sa joue du chancelier.

Cet accès de sensibilité, provoqué sans doute par la morphine, dont Bismarck faisait alors un usage quotidien, ne doit pas nous étonner. Mais le document a son prix. Au moins une fois le Méphistophélès de 1870-71 s'est vu tel qu'il était et a porté jugement sur lui-même.

LEON DAUDET.

(Hors du Joug Allemand).

## FONCTIONNAIRES ALLEMANDS

Un fonctionnaire d'Ottawa écrit au *Civilian*, organe des fonctionnaires fédéraux, ces quelques lignes, assez suggestives :

*Peut-on s'imaginer un Canadien fonctionnaire allemand? Impossible, n'est-ce pas? Eh bien! Il y a plusieurs Allemands fonctionnaires à Ottawa et ailleurs. Pourquoi cela? Il n'y a pas de reste que les Allemands à grande. Je suis un ou deux Suédois dont l'opinion, ou vertement affichée, est pour le moins sujette à suspicion. Le temps des demi-mesures est passé.*

Le *Nationaliste* a, dès les premiers temps de la guerre actuelle, signalé la présence, à Ottawa, de plusieurs fonctionnaires d'origine et de noms allemands. Plusieurs sont nés en Allemagne même. L'un d'entre eux occupe un poste de confiance dans l'un des ministères les plus vitalemment intéressés à cette guerre-ci, celui de la Marine.

Tous sont naturalisés. Rien n'indique qu'ils ne soient pas de bons citoyens canadiens.

Cependant, si on les jugeait à la manière de cet *Englishman* écrivant au *Becks*, il y a deux semaines, que tous les descendants d'Allemands jusqu'à la troisième génération, sont des êtres dangereux, qu'il faudrait exterminer, il y aurait des pleurs et des grincements de dents parmi les fonctionnaires fédéraux. D'autres se réjouiraient naturellement, ceux qui aspirent à prendre leur place et sement le soupçon à leur endroit, afin sans doute que le gouvernement les congédie.

On a vu des espions allemands partout. Il est étonnant qu'on se soit pas encore imaginé en avoir découvert jusque dans les ministères d'Ottawa, — où il est plausible qu'il s'en soit glissé.

# INDIGNATION FACTICE

La série continue

L'indignation de la presse et du public au sujet des révélations de Winnipeg est-elle sincère ?

Au risque de scandaliser, nous en doutons.

Oh! si c'était la première fois que le trésor public est pillé !

Ou même, si nous pouvions croire à l'épuration momentanée du système par ces éruptions périodiques.

Mais les scandales politiques, notre vie publique en est pleine.

Rien que de mémoire, nous pouvons citer le sac du trésor provincial de Québec, il y a vingt ans, qui dénotait une organisation générale pour faire vivre et arriver une bande de politiciens aux frais des deniers du peuple ; le péculat de la charte du Canadien Pacifique sous le gouvernement Macdonald ; le vol des bulletins électoraux, l'orgie de contrats frauduleux, l'écouillage de presque toutes les enquêtes quand on ne les refusait pas brutalement, la sarabande du Transcontinental sous le régime Laurier, les pots-de-vin McGreevy, les excès de la fin du gouvernement Ross dans l'Ontario ; la barrière Mousseau, la vente des Conseillers législatifs et des députés à Québec ; la mise à contribution des marchands de bois par le cabinet Flemming au Nouveau-Brunswick ; la pourriture générale des administrations municipales révélée chaque fois qu'une enquête a été instituée ; et que d'autres dont le souvenir nous échappe !

Et pour un vol qui se découvre combien d'autres qui restent cachés, que l'on soupçonne bien mais dont la preuve est impossible parce que la conspiration des coupables les tient secrets, et que les procédés employés permettraient, en cas de poursuite, d'échapper à une condamnation, paralysant donc ceux qui pourraient les dénoncer.

Que l'enquête de Winnipeg précise ou non les responsabilités, le gros bon sens nous force à conclure que le cabinet Roblin s'est arrangé de façon à ce que ses agents pussent obtenir de l'entrepreneur Kelly une partie de l'argent dont il avait besoin pour ses candidats aux élections.

Les rouges se disent indignés ! Avec quoi feront-ils leurs élections demain ? Les députés conservateurs veulent se laver les mains de l'affaire. Ou prendront-ils l'argent pour défrayer leurs prochaines dépenses électorales ?

M. Laurier, qui répudiait naguère Mercier coupable d'avoir flouté le trésor public de la province de Québec pour lui donner une majorité, — M. Laurier nous fera peut-être prochainement son homélie habituelle sur corruption politique. Prendra-t-il dans sa poche les frais d'élection de ses partisans aux prochaines élections ? M. Borden le relancera peut-être de quelques déclarations aussi solennelles et aussi vertueuses. A qui ses organisateurs demanderont-ils les milliers de piastres que ses candidats exigent avant de se présenter, ou viendront réclamer le lendemain de leur choix ?

Quand M. Dandurand tenait le sac électoral des rouges, qui mettait dedans ?

Et quand M. Graham faisait à part de chaque candidat bleu suivant ses caprices et ses préjugés, de qui tenait-il le million à même lequel il prenait ?

Ni de vous, ni de moi, bien sûr.

De qui alors ? De quelques riches partisans dévoués aux idées représentées par leur parti ? Oui, un peu. Mais la grosse part venait des manufacturiers, des fournisseurs du gouvernement, des entrepreneurs, des travaux publics.

Or, ceux-ci ne peuvent souscrire qu'en proportion des profits qu'ils réalisent. Si un contrat ne leur donne que cinquante mille piastres de bénéfice, vous ne croyez pas qu'ils donneront cinquante mille piastres à la caisse électorale. Souvent, il leur faut diviser : donner deux tiers à l'un et le tiers à l'autre, de sorte que de quelque côté que la victoire se range, ils puissent invoquer les services rendus à la cause ou les sacrifices faits par le parti. Donc, les souscriptions électorales, les munitions de guerre dénotent proportionnées aux avantages pécuniaires dont disposent les partis, ceux-ci les multiplient et les grossissent. Et la passion du pouvoir s'en mêlant, les exigences d'argent s'accroissent jusqu'à ce que, affolés par la crainte de la défaite ou la perspective de la victoire, on taxe trop lourdement le fournisseur qui se plaint ou se reprend d'une façon imprudente, et le scandale éclate.

Shameful, crient les Anglais! Scrupules blanchis, traduisent les Canadiens-français, ceux-là criant toujours plus fort qui ont le plus triomphe, ou qui savaient le mieux ce que se passait, ou encore, qui ont le plus bénéficié de ce système.

Hypocrite !

Quant à la masse du peuple d'un parti ou de l'autre, elle est bien inconsciente si elle ne se doute pas un peu de la réalité des choses.

Arrive une élection. Elle ne fait pas un pas pour rien, elle affecte l'indifférence pour se faire tenter, elle ne goûte pas un discours qui n'est pas suivi d'une traite, elle endure un tas de bagouillards qui viennent à tant l'éclucubration, elle se fait payer de toutes manières. Bref, généralement, au vu et su de tout le monde, une élection, c'est une affaire d'argent, une affaire de dix mille piastres, chaque comté au bas mot, une affaire de deux millions et plus pour un scrutin général, sans compter, bien entendu, les frais d'organisation permanente, d'élections partielles, de procédures, etc. La caisse électorale exige donc un approvisionnement constant, c'est-à-dire le pot-de-vin ou le péculat continué.

Voilà pourquoi l'indignation au Canada, du *Soleil*, de l'*Événement*, du *Star*, du *Globe*, du *Mail & Empire*, et de tous les politiciens rouges ou bleus qui vont nous inonder de leurs vertus verbales avec l'espoir de prendre ou de retenir le pouvoir au prix d'un argent qu'il rembourseront de la même manière que le cabinet Roblin a obtenu le sien, voilà pourquoi cette indignation nous laisse sceptique, ou plutôt, nous n'y croyons pas du tout. Au contraire, elle nous exaspère presque.

Quand nous voyons dix, quinze, vingt lurons partir en campagne électorale les poches bourrées d'argent prélevés des entrepreneurs et des fournisseurs et revenir scandalisés de la corruption de leurs adversaires, s'ils sont vaincus, ou la bouche pleine d'admiration pour la vertu des électeurs qui a résisté à la séduction de l'ennemi s'ils sont vainqueurs, l'envie nous prend de les fouetter.

Non, le vol de Winnipeg n'est pas pire que les autres rapines connues ou inconnues de notre politique. Peut-être a-t-il été plus bête-ment organisé et conduit que d'autres. Mais il ne dénote pas plus de corruption qu'avant; il démontre simplement qu'elle continue.

Et elle continuera tant que le système actuel de faire les élections durera, tant qu'on inondera les comtés de cabaleurs et de gueulards, tant qu'on dépensera des milliers de piastres en frais de transport inutiles et de location inutiles, tant qu'on voudra vainement à coup d'argent plutôt qu'à coup d'idée et tant que, une fois élu, le député, au lieu de s'instruire et de travailler à modifier la mentalité électorale déformée par ses mauvais exemples, ripaillera, bambochera ou se pavanera comme un imbécile ou un fou.

Jacques LABRIE.

## LES PERTES CANADIENNES

Une déclaration d'un officier canadien, de retour du front, confirme ce que le *Nationaliste* disait des pertes du Canada en hommes, depuis le commencement de la guerre, sur le continent européen.

"C'est l'opinion du capitaine V. G. Curry, fils du sénateur Nathaniel Curry et officier du 14<sup>ème</sup> Régiment Royal de Montréal que les pertes canadiennes à la bataille de Saint-Julien et autour d'Ypres, les 22, 23 et 24 avril derniers se montent à plus de 10,000 tués, blessés et disparus. Le capitaine Curry, revenu à Montréal, dimanche soir, pour travailler à l'approvisionnement de troupes, disait hier, qu'à peine la moitié des 20,000 Canadiens dans les tranchées lors de l'attaque, ou qu'il allèrent à titre de renforts, quelques heures plus tard, en sortirent seuls et sains... Le capitaine Curry remarque que bien que le 14<sup>ème</sup> n'entrât dans la mêlée que quelques heures après l'attaque, il y perdit à peu près de 50 pour cent de son effectif." (*Gazette*, 21 juin).

Il est donc de toute évidence qu'à l'heure actuelle, la moitié de nos troupes au front ne sont plus en état de retourner au feu et qu'un quart au moins doivent être portés à la liste des morts.

A ce sujet, un officier canadien, de retour du front pour quelques semaines, affirme que, à sa connaissance personnelle, 74 hommes de sa compagnie ont été tués à Saint-Julien et que le ministère de la Milice n'en en encore rapporté que 10. Les noms des autres seront publiés, on ne sait quand. Le fait vaut d'être noté.

## LA CONSCRIPTION

L'Angleterre songe sérieusement, nous disent les dépêches, à établir la conscription. Il n'est nullement besoin d'une mesure semblable pour attirer les amateurs de bonne chère au Café du Palais, 45, rue Saint-Vincent, et 92 est, rue Notre-Dame. L'excellence du menu est suffisante pour assurer à M. Bonneville une clientèle choisie et distinguée. Table d'hôte et à la carte. (réc.)

# UN EXEMPLE GERMANO-AMERICAIN

Un de nos lecteurs, qui nous transmet une circulaire venant d'une maison d'accessoires pour automobiles, de New-York, nous écrit :

"Voici une lettre de Prussiens de New-York, adressée à notre compagnie, — en bon français. Cela vous intéressera."

Notre correspondant a raison. La circulaire qu'il nous transmet est intéressante.

Elle est adressée à toutes les maisons canadiennes-françaises d'accessoires pour automobiles, à Montréal. Elle vient de la *Motor Car Equipment Company*, 55, rue Warren, New-York.

Elle porte, en tête, les noms des directeurs de la compagnie, à désigner fortement germanique. Lissons, pour nous en convaincre :

Walter M. Taussig, président ; Charles F. Wiebusch, vice-président ; Carl Kaufman, administrateur et trésorier ; James A. Abeles, secrétaire. Le signataire de la circulaire est Ernest Leuz.

Le français est correct, très convenable, mieux que celui de la plupart des circulaires ontariennes, rédigées, elles, en *Parisian French*.

Ces Allemands-Américains ont compris que, pour traiter profitablement avec la clientèle de langue française, en Amérique, il convient de se servir de sa propre langue et de lui témoigner quelques égards.

Il y a pas de doute que si nos industriels canadiens-français, comme tous les bons négociants, d'ailleurs, s'intéressent surtout au prix qu'on leur fait de tel ou tel article, ils ne sont pas indifférents au ton avec lequel on leur offre des marchandises dont ils ont besoin.

Quand les représentants de maisons anglo-canadiennes ou étrangères leur demandent leur clientèle aussi grossièrement que cet Anglo-Ontarien entrant chez un Canadien-français et, poliment prié de s'exprimer en français, répond, — l'incident est authentique : "We transact all our business in English. We dont care for the French language", cela les dispose peu en faveur de maison qui gardent à leur emploi de tels butors.

Les Anglo-Ontariens qui sont dans le commerce feraient bien de prendre de certains Allemands-Américains des leçons de politesse et de courtoisie. La circulaire de la *Motor Car Equipment Company* pourrait leur servir d'exemple.

Et si leur esprit de patriotisme surarçait de loyalisme les porte à désigner un exemple profitable, venu d'un tel quartier, ils pourraient également s'inspirer de la politesse de grandes maisons anglaises, — telles la maison Huntley-Palmer grande confiserie anglaise qui traite avec ses clients canadiens-français en français et appose sur ses boîtes de biscuits des étiquettes bilingues, — la maison Fry, de Londres, et vingt ou trente autres.

Leur esprit en bénéficierait. Leurs affaires aussi.

BECCUE.

## CEUX QUI PARLENT FRANÇAIS

Le *Nationaliste* a assez souvent signalé le cas des Anglo-Canadiens qui se complaisent à ne vouloir parler qu'une langue, la leur, et dédaignent celle d'une partie de la population canadienne, l'une des plus belles du monde, la française, pour signaler aussi, à l'occasion, la conduite honorable des Canadiens de langue anglaise qui savent et parlent le français.

Les journaux de Montréal notaient, mercredi dernier, que M. Huntley Drummond, le président de l'*Association Conservatrice de Montréal*, a, lors du déjeuner offert à M. Blondin, parcé plusieurs fois en français, au cours de remarques à l'assistance.

Ce n'est pas la première fois que M. Drummond parle ainsi français en public. Il met un point d'honneur de le faire et cela dénote de l'intelligence et de la courtoisie.

Les idées politiques de M. Drummond ne sont pas les nôtres. Mais nous nous en voudrions de ne pas noter pour nos lecteurs, sous prétexte que M. Drummond est impérialiste, sa conduite à l'endroit de notre langue.

Son frère, Guy Drummond, tombé héroïquement à Saint-Julien, parlait le français à perfection ; et il faisait à ses amis et à ses connaissances de langue française qui lui parlaient anglais ce reproche : "Pourquoi ne me parlez-vous pas français?" Lady Drummond elle-même est une des personnes de Montréal les plus empressées à apporter son concours aux oeuvres françaises et à les favoriser dans un milieu social.

L'exemple de ces Canadiens d'origine écossaise pourrait servir à un grand nombre d'Anglo-Canadiens qui se piquent d'avoir l'esprit large et ne le témoignent guère.

The Themens Realty Company Limited

Avls est donné au public qu'en vertu de la première partie du chapitre 79 des Statuts révisés du Canada, 1906, désigné "Loi des compagnies", il a été délégué, sous le sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des lettres patentes en date du 1<sup>er</sup> jour de mai 1915, constituant en corporation John McWhee, bourgeois, dame Blanche Flau, épouse séparée de biens d'Edouard Flau, et Ulysse Louis Chopin, ingénieur civil, de la cité de Montréal, et dame Alice Daoust, épouse séparée de biens d'Henri René Naipoleon Viau, de la ville d'Outremont, et Adolphe Churel, notaire, de Saint-Geneviève, tous dans la province de Québec, pour les fins suivantes : — (a) Acquiescer par achat, bail, échange, autrement, et utiliser, détenir et embellir les terrains, immeubles, héritages, immeubles et intérêts en tels biens et généralement en faire le commerce et d'une manière générale faire les opérations d'une compagnie foncière, avec la faculté d'acheter, détenir, développer, embellir, défricher, coloniser, cultiver, louer, échanger, vendre et autrement céder des immeubles et terrains, cultivés ou non, et tout intérêt ou droits en ces propriétés et sur ces terrains faire, construire, ériger et entretenir des usines, ponts et autres communications internes, maisons, moulins, fabriques et manufactures et autres édifices utiles nécessaires au projet de l'occupation ou à l'embellissement de ces dits terrains et à exploiter et mettre en service des usines, moulins, ponts, etc. (b) Construire des maisons d'habitation ou autres édifices sur ces immeubles ou toute partie d'iceux et les louer, vendre, louer, transférer, échanger, céder ou autrement disposer de ces terrains ou d'une partie quelconque d'iceux et agrémenter, embellir et diviser toute telle propriété en lots à bâtir, rues, ruelles, squares ou autres terrains et les vendre, louer, céder, louer de prêt aux acheteurs ou locataires des immeubles de la compagnie pour des fins de construction ou autres embellissements, aider au moyen d'avances de fonds ou autrement à la construction et à l'entretien de chemins, rues, avenues, squares, ponts, travaux d'embellissement encastrés dans le sol, et autres travaux de ce genre, et en plus prendre et détenir des hypothèques, hypothèques, privilèges, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres valeurs mobilières, et en outre, au prix d'achat de toute propriété vendue par la compagnie ou de tous deniers dus à la compagnie ou d'autres embellissements, et détenir, soit comme propriétaires ou par voie de garantie collatérale ou autrement, et vendre, louer, céder, louer, transférer ou autrement disposer d'obligations, hypothèques, débiteurs, stocks, actions et autres

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

MONTREAL, CANADA ET ÉTRANGER (Fils spéciaux : Ottawa et Québec.)

UNE LETTRE DE M. LE MAIRE

RESSANT RASONNABLE LA DEMANDE DU BOARD OF TRADE, DE LA CHAMBRE DE COMMERCE ET DU CONSEIL DES METIERS ET DU TRAVAIL, M. MARTIN FAIT PARVENIR A CES INSTITUTIONS UNE COPIE DES PROJETS COTE ET HEBERT.

M. le maire Martin a fait parvenir samedi, au Board of Trade, à la Chambre de Commerce et au Conseil des Métiers et du Travail, une copie des projets de MM. Côté et Hébert sur le tramway ainsi que ceux-ci l'avaient demandé.

M. le Commissaire McDonald s'est fait hier l'interprète de la délégation pour demander qu'aucune décision ne soit prise par le Bureau des Commissaires sur cette question de tramways avant que le Board of Trade, la Chambre de Commerce et le Conseil des Métiers et du Travail aient été entendus.

Une délégation, dont les membres paraissent représenter les grands corps publics de Montréal, s'est présentée devant le Bureau des Commissaires, hier après-midi, en rapport avec la question des tramways.

Ces messieurs ayant exprimé le désir d'avoir une copie de chacun des différents projets qui ont été présentés à notre Bureau jusqu'à ce jour, afin de les étudier et de pouvoir faire les objections et suggestions qu'ils croiraient raisonnables et dans l'intérêt public, je me fais un devoir aujourd'hui de vous faire parvenir des copies de ces projets.

Je désire vous procurer ainsi qu'aux autres grands corps publics tels que le Board of Trade, la Chambre de Commerce et le Conseil des Métiers et du Travail, et tous les citoyens en général que si mon intention est de régler cette question le plus vite possible, je ne veux point d'autre part que ce soit au détriment du public, et c'est pour cela que j'acquiesce avec plaisir à la demande faite de communiquer les projets qui nous ont été soumis, afin que le projet définitif représente bien les desirs et les besoins de tous.

M. le Commissaire McDonald s'est fait hier l'interprète de la délégation pour demander qu'aucune décision ne soit prise par le Bureau des Commissaires sur cette question de tramways avant que le Board of Trade, la Chambre de Commerce et le Conseil des Métiers et du Travail aient été entendus.

Agrez, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Maire de Montréal, (Signé) M. MARTIN.

'NOUS COMPTONS SUR M. McDONALD'

SI JE SUIS PRESSE, DANS L'AFFAIRE DU TRAMWAY, DIT M. HEBERT, C'EST QUE JE VEUX PROFITER DES LUMIERES DE M. McDONALD AVANT QUE LE MAUVAIS SORT NE NOUS L'ENLEVE. — LE TRANSPORT DES MARCHANDISES.

M. le commissaire Hébert nous expliquait d'une façon assez plaisante, samedi, les raisons de la hâte qu'il veut apporter dans le règlement de la question du Tramway.

En outre de la raison maintes fois répétée par M. Martin et Côté qu'il faut en finir avec ce problème, M. Hébert en ajoute une inédite : il veut se faire presser, dit-il, parce que le monde est pressé, et que M. McDonald dont la compétence en matière de tramway est reconnue.

En novembre prochain, nous aurons à tirer au sort et deux d'entre nous (les commissaires) auront à se retirer. Si M. McDonald tire le numéro trois ou quatre, chose fort possible, nous le perdrons : alors pourquoi, pendant qu'il est encore avec nous, ne pas en finir avec le tramway ?

N'a-t-il pas un projet, lui aussi ? demandons-nous.

Sans doute, mais il oublie une chose assez essentielle dans une question de franchise : il parle de tout excepté de la franchise.

Pour ne toucher qu'à un point de votre projet de règlement, mentionnez-vous, interrogeons-nous de nouveau, que vous devriez fixer une échelle de taux sur le transport des marchandises ?

Cette échelle existe pour les chemins de fer, mais le cas des tramways n'est pas le même : les camionneurs, en faisant une concurrence au tramway, forceront celui-ci à maintenir des prix bas et le public en bénéficiera.

Mais si le tramway tue la concurrence, ne pourra-t-il pas après exercer un monopole et charger les prix qu'il voudra ?

Pour le transport en ville, la concurrence ne peut cesser, car il ne s'agit pas, comme pour les chemins de fer, d'une grande dépense pour créer de nouvelles voies concurrentes, mais tout simplement d'avoir des chevaux et des voitures : la rue est à tout le monde.

Croyez-vous enfin, demandons-nous pour finir, que la question sera réglée bientôt ?

Je ne sais pas ce qui arrivera, mais je sais bien que si nous ne réglons pas nos propres affaires, c'est la législature qui se chargera de nous imposer un contrat avec la compagnie du tramway.

UN COUP DE FEU RUE CADIEUX

UN SOLDAT DESARME UN INDIEN QUI SE QUERELLAIT AVEC UN GROUPE D'ITALIENS ET LA BALLE LE TOUCHE PRESQUE. — PLUSIEURS CENTAINES DE PERSONNES SE RASSEMBLENT ET CRIENT AU MEURTRE. — TROIS ARRESTATIONS.

Un coup de feu tiré en plein jour, rue Cadieux, à deux pas du Manège de la rue Craig, vers midi et quart, samedi, a causé un vif émoi et causé un attroupement de plusieurs centaines de personnes.

Bientôt le bruit se répandit qu'une femme avait été tirée dans sa fenêtre par un passant pendant que l'on répatif ailleurs, étant donné la présence de militaires ou le coup de feu était parti, qu'il s'agissait d'un attentat au Manège et qu'une sentinelle avait été tuée.

Il fallut une bonne demi-heure de courses du Manège à la Sûreté et de la Sûreté aux hôpitaux et à la Morgue où personne ne semblait savoir ce qui s'était passé, pour découvrir la vérité qui était heureusement toute autre que les rumeurs avaient voulu la faire croire.

L'affaire qui avait failli dégénérer en drame, il est vrai, s'est déroulée en face du No 34 rue Cadieux et un soldat avait failli d'un cheveu recevoir une balle.

Voici les faits : Un groupe d'individus, la plupart Italiens, étaient à se quereller à deux pas d'un factionnaire en arrière du Manège militaire quand, tout à coup, les esprits s'échauffant, un de la bande brandit un revolver. Voyant la tournure que prenait l'altercation, un factionnaire s'élança et arriva juste à temps pour saisir au poignet l'homme armé qui au moment tira, lançant dans l'air une balle et affleurant d'une ligne presque le soldat. Voyant le risque, d'autres militaires arrivèrent à la course pendant que le groupe déguerpissait dans différentes directions et que la foule s'amusait à tirer, s'étant tiré était pendant ce temps prestement désarmé et deux de ses compagnons, cernés par le rassemblement, furent vite arrêtés et conduits avec le tireur au Manège.

On laissa les curieux s'éloigner et une heure plus tard, encadré de quatre hommes et d'un sous-officier, le trio fut déposé au poste central et encloué.

LA ROUMANIE RECULERAIT

ON ORDONNE LE RENVOI DES TROUPES. LES NEGOCIATIONS SERONT LONGUES AVEC LA RUSSIE, DIT M. BRATIANO.

Berlin, 26, via Londres. — D'après le correspondant du "Mittag Zeitung" à Bucharest, Roumanie, le cabinet Roumain a décidé de licencier une partie de l'armée et d'accorder des congés à long terme à ceux des soldats qui resteraient sous les drapeaux. Cette mesure a été prise d'urgence à la suggestion du premier ministre, M. Bratiano, qui avait déclaré que les négociations avec la Russie seraient longues.

UNE REVOLTE A OTTAWA

17 DEPUTES CONSERVATEURS DE LANGUE FRANÇAISE MENACENT DE DEMISSIONNER EN BLOC

On se chicane pour la succession éventuelle de M. Coderre. — 17 ne veulent pas d'un ministre venu de l'extérieur. — Entente contre un étranger. — Réunion des mécontents. — La Presse ennuie M. Mondou. — La réclame de M. Rainville.

TIENDRONT-ILS LEUR PROMESSE ?

(Spécial au "Nationaliste"). Ottawa, 26. — Dix-sept députés conservateurs canadiens-français menacent de démissionner si le successeur de M. Coderre dans le cabinet Borden n'est pas choisi parmi la députation actuelle de la province de Québec.

Il s'affirment être fort sérieux. Plusieurs d'entre eux sont venus à Ottawa, ces jours-ci, pour appuyer la candidature de l'un des leurs, de préférence à celle d'un politicien de l'extérieur. Ils ont eu, mercredi ou jeudi dernier, une réunion secrète à Montréal, à laquelle assistaient aussi plusieurs chefs conservateurs de la ville et de la région de Montréal. Tous ne se sont pas entendus sur le choix définitif de tel ou tel député, — de ce côté, les ambitions se font nombreuses, — mais tous étaient d'accord pour demander que M. Borden choisisse un député actuel, sans quoi ils démissionneraient.

MINISTRES AVERTIS. Il est certain que ces 17 députés ont notifié les ministres canadiens-français actuels de leur détermination de démissionner en bloc et de provoquer une crise dans la députation conservatrice, s'ils ne réussissent à convaincre M. Borden qu'il faut leur donner un ministre de leur choix. Et cet ultimatum retarde le départ de M. Coderre et la nomination de son successeur.

M. Blondin, le ministre du Revenu de l'Intérieur, s'est laissé persuader par les députés ; et il est, lui aussi, en faveur du choix d'un remplaçant à M. Coderre parmi la députation actuelle. Il ne se prononce pas pour tel candidat en particulier. Il prendrait le portefeuille de Secrétaire d'Etat dès le remaniement fait.

M. Gasgrain est fort ennuyé de toute cette affaire et il en tient pour que M. Coderre continue d'être ministre encore quelques mois, afin de donner le temps aux turbulents de se calmer. On n'a pas réussi à le faire se prononcer sur le choix de tel ou tel candidat, il se contente de dire qu'il est pour "le meilleur homme".

M. Borden est ennuyé au delà de toute expression de cette manœuvre de 17 de ses suivants pour le faire marcher à leur goût. Il penchait pour le choix de M. Patenaude, mais, depuis quelque temps, M. Patenaude n'a guère été mis au courant de ce qui se passe à Ottawa. Et, à l'heure actuelle, il semble probable que M. Borden partira pour la Grande-Bretagne mercredi ou jeudi prochain. Dans ce cas, M. Coderre devrait attendre le retour du premier-ministre, dans six ou sept semaines, pour avoir encore l'occasion de démissionner et de devenir juge.

LES 17 QUI DEMISSIONNERAIENT Les 17 députés qui parlent ouvertement de démissionner si M. Borden choisit un successeur à M. Coderre

LE TRAVAIL DES 3 CANDIDATS Mais M. Mondou a une mauvaise presse. Il a tenu, paraît-il, assez récemment, des propos plutôt sévères à l'égard de la "Presse" de Montréal, qui publie des communiqués des plus favorables à la candidature de M. Rainville, et il lui en serait résulté des ennuis de ce côté, en même temps qu'un regain de réclame de la "Presse" à M. Rainville.

Celui-ci ne cache pas du tout son ambition de devenir ministre. "Je le serai le temps que ça durera, mais je le serai", dit-il à ses amis. Il mène sa campagne avec habileté et emploie tous les moyens de se faire bien voir possibles. Certain fonctionnaire du ministère des Travaux Publics à Montréal, qui a des intelligences à la "Presse", s'est constitué son agent de publicité, et moussé dans la "Presse" la candidature de son ami et protecteur Rainville de son mieux.

MM. Mondou, Sévigny et Rainville s'entendent sur un point : celui d'éliminer la concurrence de l'extérieur. M. Tellier ayant refusé d'être ministre, cela les met à l'aise, car, devant lui, ils eussent dû céder, à cause de la volonté formellement exprimée de M. Borden d'avoir M. Tellier dans le cabinet, si c'eût été possible. Mais la disparition de M. Tellier a fait l'affaire des deux principaux concurrents, qui ne veulent pas du tout entendre parler du choix de M. Patenaude ou encore, ce qui est moins probable, — 3e M. Charles P. Beaubien.

LE SERMENT DES CONJURES Aussi les deux députés aspirants, de parler que M. Sévigny, ont-ils, grâce à leurs manœuvres, réussi à grincer de leur côté, contre tout candidat de l'extérieur, dix-sept députés conservateurs de langue française qui se sont promis de démissionner en bloc, si M. Borden osait offrir la succession de M. Coderre à un politicien de l'extérieur. Et MM. Rainville et Mondou voient à ce que les ministres soient mis au courant de cette protestation éventuelle.

La démission de 17 députés, sur une question de ce genre, en pleine période de crise, serait une affaire des plus ennuyeuses pour le ministre et l'accuserait à la nécessité, s'ils s'en tenaient tous à leur parole, de décréter des élections partielles considérables, ou la politique pour le député d'Yamaska. Il le dit et le répète partout. A son dernier passage à Ottawa, il en a entretenu tous ceux qu'il rencontrait et s'est exprimé en termes raides à l'endroit de ceux qui ne partagent pas son avis, surtout de ceux qui en tiennent pour un ministre choisi à l'extérieur. M. Barrette, accompagné d'un hôte de groupe, M. Latraverse, le factotum du bureau Mondou-Barrette, est venu à Ottawa ces jours-ci afin de faire de la cabale.

MINISTRES PERPLEXES Aussi les ministres sont-ils assez perplexes sur l'attitude à prendre à l'endroit des gens qui menacent de démissionner.

M. Rogers estime que ces menaces ne sont guère dangereuses. On se rappelle que, à propos d'une affaire à la commission du havre de Montréal, il y a deux ans, plusieurs députés canadiens-français parlèrent aussi de démissionner s'ils n'obtenaient pas ce qu'ils voulaient. M. Coderre était du nombre. Il y eut un diner auquel les ministres assistèrent, et les récalcitrants aussi. Et, devant la table, les difficultés s'aplanirent. Et M. Coderre, quelques mois plus tard, devenait ministre.

M. Borden, embarrassé par cette vilaine affaire, peut toutefois se décider subitement, par un coup de volonté subit, comme cela arrive parfois chez les gens qui hésitent longtemps. Le probable, c'est plutôt qu'il va partir pour la Grande-Bretagne jeudi, en laissant l'affaire en plan. Cela fait dire ici que si le successeur de M. Coderre n'est pas nommé dans trois jours, M. Borden ne le choisira pas avant septembre. Et la campagne de MM. Sévigny, Rainville et Mondou tomberait à plat pour l'heure.

DEMISSIONNERONT-ILS ? Au dire de vieux politiciens, les 17 députés qui marchent avec eux font plus de bruit qu'ils ne feront de besogne. "Ils parlent fort de démissionner, si M. Patenaude ou un autre, venu de l'extérieur, est choisi. Mais, dès que cela sera fait, ils ne démissionneront pas, ils se précipiteront à l'avant vers le nouveau ministre pour lui assurer qu'ils ont toujours été de ses partisans. Ça s'est toujours passé ainsi, de temps immémorial, entre députés et ministres canadiens-français. "Much about nothing", disent les vieux politiciens.

Il se pourrait bien que, en définitive, les révoltes ne se rendent pas au bout de leurs promesses. Ils sont si peu habitués à les tenir !

LES PRIX DU PRINCE DE GALLES

MONTREAL, VALLEYFIELD ET LEVIE EGALU POUR CELUI DE RHETORIQUE ; NICOLET OBTIENT CELUI DE PHYSIQUE.

Québec, 26 — La correction des épreuves du baccalauréat de rhétorique et de physique, pour les collèges classiques affiliés à l'Université Laval, s'est terminée ce matin. Les résultats ont été fort contestés en rhétorique, où trois élèves sont arrivés ex-aequo pour la première place. Le prix du Prince de Galles est partagé entre les collèges de Montréal, de Valleyfield et de Lévis, représentés respectivement par MM. Ariste Brossard, Lionel Deguise et Gérard Tremblay, qui ont obtenu tous trois 93.5 points sur un maximum de 108.

En physique, le collègue de Nicolet obtient le prix du Prince de Galles avec M. Georges Lemaire en première place, ayant conservé 79.7 points sur 80.

C'est la première fois que le collège de Valleyfield obtient le prix du Prince de Galles.

L'augmentation des effectifs de la marine Londres, 26 — Les prévisions supplémentaires de la marine qui ont été rendues publiques aujourd'hui, pourvoient à une augmentation de 50,000 officiers et marins dans les effectifs de guerre.

Ceci porterait le personnel total de la marine, pour cette année, à 300,000 officiers et marins. En février dernier le chiffre des effectifs de la marine était de 250,000 gradés et simples marins.

M. RAINVILLE N'EST PAS MINISTRE

COMMOTION DANS UN JOURNAL BLEU DE MONTREAL.—L'EST-IL NE L'EST-IL PAS? — DEMENTI OFFICIEL DE M. BORDEN.

Un choc a été ressenti, sans que le sismographe de McGill ne l'enregistre toutefois, dans un journal bleu de Montréal, samedi matin, quand une dépêche spéciale signée d'une personne laque de foi, annonça en termes laconiques mais précis que le jeune autant que vaillant député de Chambly-Verchères, M. J.-H. Rainville pour le bien désigner, venait d'être, ce jour même, nommé ministre en remplacement de M. Coderre.

Les amis du fameux Caruso parlementaire manifestèrent une joie délirante mais une grosse légume de la boutique, attiré par le bruit, eut bientôt fait de calmer l'explosion. Renseigné sans doute par ses accointances ministérielles, l'empêcheur d'applaudir en rond ne voulut point croire à la nouvelle et, ordonnant qu'elle ne fut pas publiée, il télégraphia séance tenante à M. Robert Borden.

La réponse ne se fit pas attendre : le premier-ministre déclara tout simplement que M. J.-H. Rainville n'était pas ministre.

On cherche maintenant l'auteur du canard.

SON HONNEUR vs M. PRIMEAU

COMMENT S'EST TERMINE LE CONFLIT DE SAMEDI DERNIER. — TOUT S'ARRANGERAIT PAR LE DEPART PROCHAIN DE M. COTE. — RETOUR AU JOURNALISME. — QUE FERA M. PRIMEAU ? — "VOX POPULI, VO X DEI".

N'eussions-nous pas existés, la tempête qui s'abatit samedi dernier chez Concordia aurait passé sans que jamais le public n'apprit que Son Honneur le maire de Montréal avait été outragé dans sa dignité, ainsi qu'il le dit lui-même, par M. L. J. Primeau, le secrétaire de M. Thomas Côté, et commissaire par intérim, s'il n'était officiel du moins officieux.

Les électeurs de Montréal auraient tous ignoré que, ce 19 juin, M. Martin avait dit qu'il démissionnerait si M. Primeau n'était pas congédié et qu'il avait à ce propos écrit une lettre strictement personnelle à M. Côté devant au moins dix personnes.

Et lorsque M. McDonald rappela l'incident vendredi, au bureau des commissaires, en disant, sur la foi des paroles de M. Martin, que M. Côté ne s'occuperait pas de son départ, personne n'aurait compris.

Car, en effet, M. Primeau ne fut pas congédié. M. le maire ne démissionna pas, et de l'affaire plus un mot ne fut soufflé. Que s'était-il donc passé ?

Nous aurions failli à notre tâche si nous n'avions pas tenté de déchiffrer l'énigme. Nous croyons nos efforts couronnés de succès et, en ces jours de distribution de prix, nous aimons à passer de bachelier au titre de docteur-en-informations.

Donc, le conflit strictement personnel de M. Martin à M. Côté fit par parvenir à son destinataire assez en retard pour que le colère du maire fut calmée, et c'est dans de meilleures dispositions que le maire fut approché. Engagé par une déclaration publique de démissionner, M. Martin, on le conçoit, ne put accepter de passer l'éponge sans obtenir satisfaction, mais il consentit à un ajournement.

M. Côté, lui dit-on, paraît-il, va bientôt se retirer de la vie municipale, avant le jour fixé pour le tirage au sort, et son secrétaire le suivra.

À la bibliothèque ou au bureau de renseignements, ainsi que le veut le bon sens, l'antichambre de Son Honneur, j'aurais encore Primeau dans les jambes...

Non, pas à la bibliothèque ni au bureau de renseignements, auraient vite ajouté les négociateurs, mais M. Côté a l'intention de se reposer et de rentrer dans le journalisme.

La rencontre de ces deux mots, repos et journalisme, fait dire à Bondir le maire : l'antichambre était fort forte, pensait-il, rendant hommage par ce geste à nous, laborieux ouvriers de la plume.

Il retourne à "La Presse", reprend les plénipotentiaires. Ceci aurait convaincu le maire et il aurait consenti à remiser ses foudres.

Tout s'arrangea mais voilà l'ancien journaliste, d'une autre source, assez plausible, veut que M. Primeau n'ait pas l'intention de suivre, mais pas du tout, M. Côté dans le journalisme.

Ayant acquis de l'expérience et de l'influence dans la direction du département des Travaux Publics que lui fait administrer M. Côté, cinq jours sur six et des fois six sur sept, et voulant se venger, dit du maire qui l'aurait éconduit un peu brusquement et voulu sa décapitation et de M. Maillet avec qui il est en relations tendues depuis longtemps — ça remonte à l'âge de pierre ou plus exactement à l'âge de granit — il demanderait tout simplement à l'électorat de lui confier la succession du siège de M. Côté au bureau des commissaires.

Ainsi maître de la place par la volonté du peuple, fort du "vox populi vox dei" il irait un peu se payer la tête de ceux qui voulaient la sienne.

LA SUISSE CHARITABLE

Paris, 25 — Le Luxembourg se réjouit aujourd'hui de l'arrivée de la première expédition de provisions de bouche fournie par la France par l'intermédiaire de la Suisse.

La situation était devenue sérieuse dans le Grand-Duché. A la fin de mars, on avait dû distribuer à la population des cartes limitant la consommation du pain à sept onces par jour et cette ration fut diminuée plus tard jusqu'à quatre onces. Au milieu d'avril, le maire de Luxembourg annonça que cette ville aurait besoin de 6,000 barils de farine et 3,000 barils d'orge, de haricots et de riz pour prévenir la famine, jusqu'à la prochaine récolte. Le sort des campagnes environnant la ville industrielle d'Echternach était encore plus sérieux.

Le gouvernement du Luxembourg demanda du secours au comité américain de secours à la Belgique, qui ne put intervenir à cause du refus de l'Allemagne et de l'Angleterre qui se renvoyaient mutuellement l'obligation de secourir le malheureux petit pays. Le refus de l'Allemagne avait amené l'Angleterre à refuser le passage par voie de Hellen-des denrées adressées au Luxembourg.

Le NATIONALISTE a promis à ses lecteurs des romans canadiens.

Il tient parole. La semaine prochaine, — dès son premier numéro de juillet, — il va commencer à publier CHARLES GUERIN, un roman de moeurs canadiennes, de M. PIERRE-J.-O. CHAUVEAU, ancien premier-ministre de la province de Québec.

Ce roman, paru en 1846-1847 dans l'ALBUM DE LA REVUE CANADIENNE et réimprimé en 1852 obtint un succès remarquable. On peut dire que c'est, avec les ANCIENS CANADIENS et les MEMOIRES de Philippe-Aubert de Gaspé, et JEAN RIVARD, de nos récits les plus intensément canadiens-français, d'une littérature.

C'est une oeuvre remarquable et qui posa M. Chauveau au premier rang de nos conteurs nationaux. Le NATIONALISTE est heureux de l'offrir à ses lecteurs, d'autant que, sous une forme agréable, et en nous racontant l'histoire d'un jeune canadien-français, vers 1832, il traite de maints sujets qui sont toujours d'actualité, pour notre race. Il ne faut pas manquer de lire CHARLES GUERIN.

DIMANCHE SOIR A L'UNIVERSITE LAVAL

GRANDE MANIFESTATION NATIONALE CONSACREE AU SOUVENIR ACADIEN.

Sa Grandeur Mgr Bruchési est de retour de Saint-Boniface depuis hier matin, et elle présidera dimanche soir la manifestation de sympathie et d'admiration nationales envers nos frères de l'Acadie, qui clôtura le douzième conseil fédéral de l'A. G. J. C. Le haut prestige de sa présence contribuera à donner un cachet solennel à cette soirée, qui se terminera par son allocution.

L'honorable juge P. A. Lardry, empêché par des circonstances de force majeure, ne pourra malheureusement pas assister à cette manifestation. Il a délégué, pour le remplacer auprès des citoyens de la province qui "se soucient", M. J. C. Bourgeois, de l'évêché de Saint-Jean, N.-B. On peut être assuré que celui-ci est bien placé pour faire connaître l'état actuel des Acadiens dans la Confédération. Il sera accompagné d'un autre patriote acadien, M. Henri Le Blanc, avocat de Moncton.

Le R. P. Villeneuve, O. M. I., viendra de l'Ontario, où nos frères mènent si vaillamment un combat de tous les jours, refaire à larges traits, avec la voix éloquent d'un soldat qui connaît la bataille, l'histoire du peuple acadien. Il parlera du "miracle acadien" et des leçons que le passé comporte.

Après lui parlera le docteur G. H. Baril, président général de l'A. G. J. C., qui mèlera à ce concert la voix de la jeunesse catholique. Il analysera l'influence acadienne dans la vie nationale et ce que l'avenir promet.

Le président effectif de cette manifestation, tenue dans la salle des promotions de l'Université Laval, sera M. Arthur Saint-Pierre.

M. L.-J. PRIMEAU EST POURSUIVI

M. GASTON MAILLET RETORQUE AUX ACTIONS DE M. PRIMEAU PAR UNE POURSUITE DE \$5,000

Retourant aux poursuites civiles et criminelles de M. L.-J. Primeau, secrétaire de M. Côté, M. Gaston Maillet a intenté, samedi, par le ministère de Mes Désaulniers et Charbonneau, une poursuite en réclamation de \$5,000 dommages-intérêts.

Comme on le sait, M. Primeau réclame un égal montant du propriétaire de l'"Autorité".

MORT D'UN DEPUTE

M. SAMUEL BARKER S'EST ENT A KINGSTON

Hamilton, Ont., 26. — M. Samuel Barker, membre de la Chambre des Communes pour East Hamilton et conseiller privé est mort soudainement ici à 7 heures du matin. M. Barker était né à Kingston en 1839.

ON ELIT UN CANADIEN

Columbus, Ohio, 26. — Parmi les dignitaires du conseil suprême des Voyageurs de Commerce Unis de l'Amérique, élus hier soir, on relève le nom de M. F. J. Fox, de Winnipeg.

Charles Guérin Un roman de moeurs canadiennes. Le NATIONALISTE a promis à ses lecteurs des romans canadiens. Il tient parole. La semaine prochaine, — dès son premier numéro de juillet, — il va commencer à publier CHARLES GUERIN, un roman de moeurs canadiennes, de M. PIERRE-J.-O. CHAUVEAU, ancien premier-ministre de la province de Québec. Ce roman, paru en 1846-1847 dans l'ALBUM DE LA REVUE CANADIENNE et réimprimé en 1852 obtint un succès remarquable. On peut dire que c'est, avec les ANCIENS CANADIENS et les MEMOIRES de Philippe-Aubert de Gaspé, et JEAN RIVARD, de nos récits les plus intensément canadiens-français, d'une littérature. C'est une oeuvre remarquable et qui posa M. Chauveau au premier rang de nos conteurs nationaux. Le NATIONALISTE est heureux de l'offrir à ses lecteurs, d'autant que, sous une forme agréable, et en nous racontant l'histoire d'un jeune canadien-français, vers 1832, il traite de maints sujets qui sont toujours d'actualité, pour notre race. Il ne faut pas manquer de lire CHARLES GUERIN.